

LECTURES ET CRITIQUES

COMPTES RENDUS

Chomsky, Noam, *The Science of Language. Interviews with James McGilvray*, Cambridge University Press, 2012, 328 p., ISBN 9781107602403.¹

The Science of Language regroupe cinq entretiens entre Chomsky (dorénavant C.) et son exégète James McGilvray (McG.), éditeur de plusieurs rééditions récentes d'ouvrages de Chomsky et du très utile volume collectif *The Cambridge Companion to Chomsky* (2005), et auteur de plusieurs ouvrages sur la sémantique internaliste. L'ouvrage s'inscrit dans la suite des entretiens avec le maître entamée par Mitsou Ronat aux Éditions du Seuil en 1977. Bien que C. lui-même figure sur la première de couverture comme auteur, c'est l'apport de McG. dans les commentaires, les annexes, et le glossaire qui constitue plus de la moitié du texte.

Les entretiens datent pour la plupart de 2004, avec un entretien supplémentaire de 2009, dont le contenu, toujours signalé comme ultérieur, se trouve intercalé à l'intérieur des dialogues précédents. Étant donné la date de la plupart des entretiens, le volume ne témoigne pas forcément de

l'étape la plus actuelle de la pensée de C. : pour une mise à jour légèrement plus récente le lecteur intéressé devra se rapporter, outre les articles de C., à l'ouvrage de Piatelli-Palmarini *et al.*, *Of Minds and Language. A dialogue with Noam Chomsky in the Basque Country* (OUP 2009), compte rendu d'une conférence de 2006, dont les thèmes, destinés à un lectorat plus technique et mieux informé, recourent néanmoins partiellement ceux du présent ouvrage.

McG. a organisé les cinq entretiens en deux grandes parties, « *The science of language and mind* », et « *Human nature and its study* », dont la première comprend quatorze chapitres, tous assez courts, et la deuxième onze. Le chapitre le plus long (24 : « *Studies of mind and behavior and their limitations* ») compte treize pages ; le plus court (3 : « *Representation and computation* ») n'en compte que deux. La première partie aborde des thèmes axés sur la linguistique et certains domaines proches des sciences cognitives : la place de la communication dans une théorie de la langue, les rapports entre la faculté de langage et les autres compétences mentales, le caractère formel de la linguistique générative, « *Merge* » (pierre angulaire de la théorie chomskyenne actuelle), la conceptualisation, le calcul mental, la

* Je tiens à remercier Jacqueline Léon qui m'a beaucoup aidé dans la rédaction de ce compte rendu.

représentation mentale, les paramètres, la question de la perfection des structures linguistiques, et l'évolution linguistique.

Parmi les riches sujets de cette première partie, le lecteur découvrira une présentation utile du point de vue de C. sur le réductionnisme, le « monisme méthodologique », et le statut de la linguistique au sein des sciences. Le lecteur qui s'intéresse à l'histoire et l'épistémologie des idées minimalistes trouvera dans cette partie de l'ouvrage plusieurs passages intéressants proposant soit des versions nouvelles de prises de position classiques, soit des idées neuves. Par exemple, C. avoue (p. 40) qu'il s'agissait d'une « erreur stratégique » de soulever la question de la pauvreté du stimulus pour ce qui concerne l'acquisition du langage, parce que cela implique qu'elle caractérise la langue seule, alors qu'elle relève de tout ce qui touche au développement cognitif. De même, il reconnaît que son emploi de Humboldt – véritable figure de proue parmi les références qu'il cite pour étayer sa thèse de la productivité comme propriété essentielle du langage, par exemple dans *Aspects of the Theory of Syntax* (1965) – était trompeur, puisque les propos de Humboldt sur l'*energeia* comme principe de base du langage concernent la parole et non pas la structure fondamentale.

À maintes reprises dans ses explications sur la nature de la grammaire, C. souligne le rôle du « troisième facteur », c'est-à-dire les contraintes physiques au sein des phénomènes biologiques, dont fait partie le langage. C'est par le biais de ce troisième facteur que C. envisage le rapprochement futur de la linguistique et de la physique, comme il l'a déjà évoqué dans *Nouveaux horizons dans l'étude du langage et de l'esprit* (2000, trad. française 2005).

Dans le chapitre 10, « *On the intellectual ailments of some scientists* », C. reprend ses critiques bien connues du comportementalisme et d'une méthodologie scientifique trop axée sur les données. Ce chapitre

comprend également une variation novatrice sur ce thème classique, lorsque C. établit une différence entre « data » (les données) et « evidence » (les preuves). Les premières sont de simples observations, sans visée théorique bien définie. Par contre, l'evidence est un concept relationnel, une donnée ne relevant de l'evidence que si elle soutient (ou bien infirme) une théorie quelconque. Comme l'explique C. (p. 66), on ne cherche pas de simples observations, mais « *evidence for some theory that will explain the data – and explain new data and give you some insight into what's happening, and so on* ».

Dans le chapitre 14, C. s'étend longuement sur son rapport avec Nelson Goodman, en évoquant en détail leurs très grandes affinités, à la fois intellectuelles et personnelles, avant que l'innéisme acharné de C. ne devienne pour Goodman un obstacle incontournable à la poursuite de leur amitié.

La première partie de l'ouvrage laisse également paraître un certain « whorfisme » non relativiste dans les positions théoriques de C. L'opération *Merge* est interprétée comme le résultat d'une mutation génétique survenue il y a 50 000-60 000 ans – délai relativement court sur le plan de l'évolution, ce qui suggère que *Merge* possède une structure assez simple. Cette mutation revêtirait selon C. une grande importance pour le développement de la pensée elle-même, étant à l'origine de maintes capacités cognitives comme la planification et l'interprétation, voire la pensée scientifique tout entière.

Cela pourrait représenter le début d'un virage intéressant. Pendant longtemps, les générativistes se rangeaient carrément du côté des adversaires de tout whorfisme scientifique. Pour ce qui est des débats actuels en psychologie et en anthropologie linguistique, cette époque traditionnelle est loin d'être révolue. Pourtant, on constate désormais chez C. l'affirmation que, au moins sur le plan de l'évolution, la pensée

et le langage sont très proches. Dans cette visée, c'est un composant de la structure langagière – *Merge* – qui a joué un rôle déterminant dans le développement des capacités cognitives humaines.

La deuxième partie des entretiens élargit le domaine des thèmes discutés pour aborder, entre autres sujets, la nature humaine, la moralité, le sens commun et la science, les philosophes, l'épistémologie et ses limites biologiques. Comme c'était le cas dans la première partie, on trouve un certain nombre de passages d'un grand intérêt pour l'historien et l'épistémologue de la linguistique. Avec Mikhail (2000), C. reconnaît que Hume, dans sa théorie de la « *moral nature* », soutient une thèse proche de celle de la grammaire générative. Il réaffirme sa position classique selon laquelle la créativité du langage, en tant que produit de la volonté et du libre choix humain, se trouve en ce moment, et peut-être à jamais, en dehors des sciences (p. 97). Il critique beaucoup la littérature sur l'évolution du langage qualifiée de « *rhetorical gesturing* » (p. 105).

C'est dans cette partie du volume que C. livre des avis d'une franchise saisissante, qui transgressent dans une large mesure les normes de courtoisie conventionnelles – d'ailleurs fort souhaitables – dans le débat savant. Tout en témoignant de son puritanisme en réprimant sur le plan moral le fait d'exciter une assistance, C. se permet des propos assez outranciers sur ses adversaires intellectuels, par exemple en déclarant que le comportementalisme relève d'une « *sixth-grade version* » de la théorie de l'évolution (p.68), ou bien en traitant Foucault de « *[t]he most amoral human being I have ever met* » (p. 120). Même si, comme c'est sans doute le cas, C. livre ces avis de façon neutre et sincère, leur contenu n'est guère propice à l'échange intellectuel.

Pour éclairer et compléter les propos de C., McG. fournit trente pages de commentaires assez utiles, dont une interpréta-

tion et une discussion générale des thèmes soulevés dans le texte principal. Bien qu'utile, la nature de cet appareil critique n'est pas tout à fait évidente. McG. se livre souvent à des explications de base (par ex. sur le connexionnisme, p. 282) alors qu'il suppose des connaissances acquises dans d'autres domaines plus techniques, comme dans la discussion de *Merge* externe et interne (p. 263 et suiv.). Les commentaires semblent souvent trahir un certain manque de confiance de la part de McG. concernant son interprétation des propos de C., avec des formules comme « *Chomsky's point seems to be* » (c'est moi qui souligne) émaillant le texte. Pour le néophyte qui en aurait besoin, la localisation des commentaires après les entretiens rend la lecture assez fragmentaire et discontinue. Malheureusement, les renvois vers les pages des entretiens originaux sont décalés dans le texte du commentaire, un petit désagrément qui ne rend pas très facile la lecture de l'ouvrage. Pourtant, pour celui qui réussit à faire abstraction de ces problèmes, les commentaires comportent nombre d'informations pertinentes.

Les douze annexes, traitant une grande variété de thèmes, font de l'ouvrage bien plus qu'un simple ensemble d'entretiens. C'est dans les annexes que le lecteur trouvera la présentation actuelle la plus complète de l'interprétation chomskyenne de la parole comme action libre, ainsi qu'une mise en rapport de la pensée de C. avec celle de certains autres grands philosophes de la modernité américaine, comme Sellars et Lewis (bien plus présents dans les annexes que dans les entretiens).

Dans la toute première phrase de la préface, McG. fait état de sa volonté d'écrire un ouvrage surtout destiné à un public généraliste, mais qui serait susceptible d'intéresser aussi les spécialistes. Le résultat se révèle plutôt être le contraire. En abordant dans les annexes des sujets d'une grande complexité, qui présupposent

souvent, tout comme les commentaires, une connaissance déjà approfondie, McG. traite des thèmes bien connus des adeptes aguerris des débats chomskyens – l’externalisme sémantique, la simplicité théorique, le caractère des concepts humains, les emplois différents du mot « fonction » – mais qui risquent de décourager les généralistes en les plongeant dans un dédale de débats techniques dont les enjeux ne sont pas toujours évidents. Le caractère pas toujours clair, pas toujours bien écrit des explications de McG., rédigées souvent dans un style très dense et redondant, ne rend pas la tâche plus aisée. À titre d’exemple, on lit les deux phrases suivantes à la page 160:

« It is not clear how concepts such as these can (and do) allow for and in their application are sensitive to the various interests that people have when they conceive of the things in question, employing them in different projects. However, the facts are reasonably clear. We gerrymander the functions for us of the entities and systems they allow us to classify and speak of in terms of our variable (although typically related in some way) projects and tasks and the interests they serve. »

Parmi les atouts du volume, on peut signaler le fait qu’il laisse paraître pleinement les insuffisances et les contradictions, ainsi que les points forts, du générativisme. Pour n’en donner que quelques exemples, le linguiste non chomskyen sera sans doute étonné de découvrir C. critiquer les intuitions à la base de nombreuses théories philosophiques comme « *mostly inside a philosophical cocoon* » (p. 126), comme si la grammaire générative elle-même se trouvait tout à fait à l’abri de semblables critiques. De façon similaire, McG. reproche (p. 200) aux théories empiristes de l’acquisition conceptuelle le fait qu’elles n’ont rien à dire sur les *mécanismes* de l’apprentissage, qu’il estime « *crucial, if one is to offer a theory at all* ».

Voilà un avis bien ironique, vu le mépris avec lequel les générativistes eux-mêmes traitent depuis belle lurette ces mêmes mécanismes. Sur le même sujet, l’explication de la manière dont on utilise les concepts se trouve pour McG. au-delà de la frontière de la science naturaliste, position qu’il était en affirmant que la sémantique externaliste n’a pas fait beaucoup de progrès. Pure question de point de vue : pour les externalistes, ainsi que pour beaucoup d’internalistes eux-mêmes, la sémantique internaliste n’a pas non plus beaucoup progressé.

Finalement, la critique formulée par McG. (p. 217) sur les « *bizareries du dispositif théorique* » des externalistes ne convaincra pas grand monde, pareil reproche pouvant très facilement être retourné contre la grammaire générative. Ici comme ailleurs, McG. – tout comme C. dans les entretiens – ne ménage pas ses critiques à l’encontre d’autres prises de position théoriques, mais ces critiques ne sont pas suffisamment convaincantes. Autre conséquence du même biais de perspective théorique : la tendance de McG. à s’émanciper de la nécessité de fournir des arguments, comme par exemple à la page 221, où il soutient que la plupart des usages du langage se passent dans la tête, sans contrainte sociale, chiffrant à 2-3 % la proportion de l’usage du langage qui se déroule en dehors de la tête (comment le sait-il ?!); ou bien dans la discussion de la cognition animale, où McG. se passe presque complètement de tout renvoi à la littérature scientifique (p. 202 *et suiv.*). Une telle préférence pour le dogme et les déclarations à l’emporte-pièce est, c’est le moins que l’on puisse dire, à regretter.

On l’aura compris : dans *The Science of Language*, le lecteur découvre un véritable fourre-tout de la pensée chomskyenne, animé par une vision tout à fait hégémonique et souvent très peu critique de la recherche minimaliste. Le plus grand intérêt des entretiens consiste en ce qu’ils laissent

entrevoir la pensée en mouvement d'une grande figure des sciences cognitives, interrogée par un spécialiste. Autant dans les entretiens que dans l'appareil critique, l'ouvrage comprend beaucoup d'ébauches d'idées et de spéculation libre, ce qui est fort intéressant pour le lecteur qui désire voir la pensée générativiste en cours d'élaboration. Cela peut cependant être frustrant pour celui qui désirerait un débat plus étayé et moins désinvolte.

En fin de compte, *The Science of Language* ne va pas ébranler les inconditionnels ni les adversaires de la philosophie chomskyenne. Malgré la bonne volonté de McG., c'est surtout pour la coterie des adeptes de la grammaire générative et de sa philosophie sous-jacente que l'ouvrage présentera l'intérêt le plus grand : de tels spécialistes trouveront maints éclaircissements sur les détails des fondements, de l'histoire et de l'état actuel de l'approche minimaliste. Pour ceux moins avisés et donc moins épris des dogmes chomskyens, l'ouvrage présentera une fresque de la pensée de Chomsky dans toute son étendue. Cette fresque impressionnera, certes, par son ampleur et sa force dialectique, mais elle s'avérera sans doute assez peu utile comme introduction généraliste à la pensée de C. que McG. avait pour ambition de proposer.

Reference

Mikhail, John, 2000. "Rawl's Linguistic Analogy: A Study of the 'Generative Grammar' Model of Moral Theory Described by John Rawls", in *A Theory of Justice*, Thèse de doctorat, Cornell University.

Nick RIEMER
University of Sydney
et CNRS UMR 7597

Kertész, András, et Csilla Rákosi,
Data and Evidence in Linguistics.
A Plausible Argumentation Model,
Cambridge University Press, 2012,
312 p., ISBN 9781107009240.

L'ouvrage s'inscrit dans un courant de la philosophie de la linguistique (*philosophy of linguistics*¹), apparu à la fin des années 1990, dont l'objectif est de discuter les notions de grammaticalité et d'intuition, d'en évaluer les enjeux pour la linguistique théorique, et d'approfondir la réflexion sur l'empiricité dans la linguistique post-chomskyenne.

Dans cet ouvrage de synthèse couvrant des recherches publiées entre 1991 et 2009, Kertész et Rákosi se donnent pour objectif d'élucider la relation entre la notion de *data/evidence* (preuve par les données) et la structure argumentative des théories linguistiques en proposant un modèle d'argumentation plausible – sous-titre de l'ouvrage – visant à combler l'écart entre recherche pratique en linguistique et réflexion métathéorique. L'ouvrage est organisé en cinq parties. La première est un essai critique exposant les différentes conceptions de la notion de *data/evidence* en philosophie des sciences et en linguistique théorique post-chomskyenne. Les quatre autres parties sont consacrées au modèle proposé par les auteurs.

L'ouvrage, bien que principalement destiné aux linguistes, fait une large part aux questions propres à la philosophie des

1 « *Philosophy of linguistics is the philosophy of science as applied to linguistics. This differentiates it sharply from the philosophy of language, traditionally concerned with matters of meaning and reference* » (Scholz, Barbara C., Pelletier, Francis Jeffrey, and Pullum, Geoffrey K., "Philosophy of Linguistics", *The Stanford Encyclopedia of Philosophy (Winter 2011 Edition)*, Edward N. Zalta (ed.), <<http://plato.stanford.edu/archives/win2011/entries/linguistics/>>. Je remercie Jean-Marie Marandin de m'avoir indiqué cette référence.

sciences. Conscients de cette difficulté, les auteurs déploient de grands efforts de présentation, encarts, exemples et synthèses partielles, afin d'en atténuer le caractère ardu. L'objectif semble atteint et l'ouvrage reste lisible pour les linguistes.

Une difficulté supplémentaire pour le lecteur français tient au terme même d'*evidence* difficilement traduisible. Au départ, *evidence* est un terme juridique signifiant « indice(s) », « témoignage » et surtout « preuve(s) ». La façon dont il est traduit en linguistique est variable. Dans le catalogue Refdoc de l'INIST, le terme *evidence* est souvent traduit par « preuve » : « What counts as *evidence* in historical linguistics? » est traduit par « Que peut-on considérer comme *preuve* en linguistique historique? ». Mais il peut aussi être traduit par « données », comme dans « The syntax of pronouns: *Evidence* from Halkomelem Salish » traduit par « La syntaxe des pronoms : *Des données* provenant du salish halkomelem ». Le terme est d'abord massivement utilisé par la linguistique de corpus et la collocation que l'on rencontre le plus fréquemment, *corpus evidence*, est traduite par « preuve par les corpus », « preuve par les données attestées dans un corpus ». Plus récemment pour les générativistes, *evidence* signifie « preuve par les données empiriques » comme dans *Empirical evidence and theoretical reasoning in generative grammar*. Kertész et Rákosi observent que, chez certains auteurs, les deux termes sont utilisés l'un pour l'autre ; eux-mêmes les tiennent pour deux notions clés pour penser l'empiricité, de sorte que *data* et *evidence* sont associés en permanence dans l'ouvrage.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à l'exposé critique des positions sur l'articulation *data/evidence* dans « l'approche standard en linguistique » et « l'approche standard en philosophie des sciences ». L'approche standard en linguistique est réduite à deux pôles, la grammaire générative et la linguistique de corpus ;

quant à l'approche standard en philosophie des sciences, elle est exemplifiée par le positivisme logique du Cercle de Vienne et le rationalisme critique de Popper qui, de façon un peu étonnante, sont considérés par les auteurs comme toujours en cours pour l'évaluation des théories scientifiques, dont les théories linguistiques.

Pour les auteurs, l'approche standard en philosophie analytique des sciences établit une distinction claire entre « contexte de découverte » et « contexte de justification » (Reichenbach 1938²), reposant sur l'idée que ni les processus cognitifs, intuitifs ou créatifs, à l'œuvre dans la théorisation scientifique, ni les facteurs historiques et sociologiques de la création scientifique ne peuvent être contrôlés. Seul le produit final du processus de découverte (la structure logique et la fondation empirique des théories scientifiques) est signifiant. Les théories empiriques – dont la linguistique fait partie – sont des systèmes déductifs (axiomatiques) consistant en assertions (*statements*) qui doivent être testées à partir d'un sous-ensemble spécifique de *data* ou *evidence* ayant les caractéristiques suivantes : il est objectif et fiable ; il permet d'arbitrer entre des hypothèses ou théories concurrentes ; il sert à justifier (vérifier, falsifier, confirmer) les hypothèses et les théories.

Le débat remonte, selon les auteurs, aux débuts de la grammaire générative. Il s'agissait alors de déterminer si la linguistique en tant que discipline empirique reposait de façon prioritaire sur des généralisations inductives (position des distributionnalistes) ou sur des tests hypothético-déductifs (position chomskienne).

Dans les années 1970, le débat oppose les partisans de l'approche standard en

2 Reichenbach, Hans, 1938, *Experience and Prediction: An Analysis of the Foundations and the Structure of Knowledge*, University of Chicago Press.

philosophie des sciences qui tiennent la grammaire générative pour une théorie explicative et empirique proche des sciences naturelles, aux partisans de l'herméneutique qui la considèrent comme non empirique, normative et interprétative.

À partir du milieu des années 1970 le débat opposant méthodologie inductive et déductive est ravivé à partir d'un nouveau point de vue lié à l'essor du traitement automatique puis à la linguistique de corpus. Les générativistes tiennent le traitement de grandes masses de données comme non pertinent, alors que les linguistes de corpus considèrent les données fondées sur l'introspection comme non empiriques.

Pour les auteurs, ces deux courants, apparemment opposés, partagent le même fondement méthodologique relevant de l'approche standard en philosophie analytique des sciences, à savoir que ne sont empiriques que les théories linguistiques qui reposent sur des types de données appropriées : seule l'origine des données, introspection ou corpus, est pertinente ; la relation entre données et hypothèses est unidirectionnelle, par induction ou déduction, et déterminée par des règles méthodologiques générales et strictes³. L'*evidence* est une donnée empirique : c'est un sous-ensemble spécifique de données directement contrôlables sans référence à aucune théorie.

Enfin, à partir des années 1990, avec la possibilité de traitement de grandes masses de données et le regain d'intérêt pour les méthodes probabilistes, on considère qu'il

faut prendre en compte, en plus de leur origine, la fonction des données et leur structure. Plus aucun type de données n'est fiable *a priori* mais doit être contrôlé ; enfin la relation entre données et théorie doit être cyclique et non linéaire. À l'heure actuelle, les générativistes ne se contentent plus des données par introspection mais utilisent les résultats de recherches fondées sur les corpus et les expériences. Ceux qui s'attachent à identifier les principes de la grammaire universelle utilisent les résultats de recherches en typologie, en neuro- et en psycholinguistique. Les erreurs et les lapsus, tenus (depuis Chomsky 1955) comme non grammaticaux, peuvent maintenant être utilisés comme *evidence* faible pour l'étude de la grammaticalité. Parallèlement, les linguistes de corpus ont recours à l'intuition afin de séparer, au sein des corpus, les énoncés défectueux des phrases grammaticales.

Des données s'avèrent avoir un statut mixte (intuition/attestation dans des corpus) : selon Schütz, le web, parce qu'il est très étendu, est le meilleur corpus, mais il doit être contrôlé par l'intuition linguistique du chercheur. Les questionnaires, les études du mouvement des yeux, les mesures neuro-anatomiques etc., sont des expériences, fondées sur les réponses de participants à des stimuli, qui ne sont ni des données par corpus ni des données par introspection. Ainsi, la compétence linguistique n'est plus le seul facteur pertinent pour les jugements d'acceptabilité.

Le statut des contre-exemples s'en trouve modifié. Les linguistes de corpus sont conduits à appliquer un critère affaibli de falsifiabilité : un seul contre-exemple ne suffit plus à falsifier une hypothèse, et les règles doivent être interprétées non de façon stricte mais comme des tendances statistiques. Les générativistes adoptent une stratégie inédite (pour eux) consistant à ignorer provisoirement les contre-exemples, en faisant l'hypothèse qu'à une étape ultérieure de développement de la théorie

3 Nick Riemer, que je tiens à remercier pour ses nombreuses remarques sur le présent compte rendu, fait observer que, contrairement à ce qu'affirment Kertész et Rákosi, Chomsky (dès 1965) adopte une posture épistémologique souple, refusant une application stricte des règles. C'est aussi la position des approches les plus récentes en philosophie des sciences.

les outils deviendront disponibles pour résoudre les incohérences (Chomsky 2002)⁴. Les données « découvertes » ne satisfont plus le critère d'empiricité. Les données par corpus, moins susceptibles de manipulation, sont tenues pour plus objectives que les données par intuition. On admet un deuxième niveau de pertinence pour les données, selon lequel le résultat d'une analyse linguistique peut servir de données pour une seconde analyse linguistique.

Kertész et Rákosi notent que les linguistes, encore très attachés à l'approche standard de la philosophie analytique, commencent à peine à prendre en compte les contradictions, exceptions et contre-exemples, alors que la philosophie des sciences, qui s'éloigne depuis un certain temps déjà de l'approche standard en multipliant les nouvelles tendances, discute largement les questions d'incohérence (*inconsistency*).

Au sein de cette diversification actuelle des courants en philosophie des sciences, les notions de théorie et théorisation scientifique, et bien sûr de *data* et *evidence*, sont devenues multiples, ce qui justifie pour les auteurs la construction d'un nouveau modèle métascientifique. Concernant la linguistique, la très grande diversité des données linguistiques motive la construction d'un tel modèle. La linguistique n'est pas une discipline homogène mais un réseau de théories impliquant des méthodes et hypothèses variées provenant de diverses disciplines dont la philosophie, les sciences naturelles, ou l'herméneutique, en complémentarité ou bien en concurrence. Les définitions ne lui sont pas spécifiques et un modèle métascientifique permettant d'explicitier les processus argumentatifs de la théorisation devient nécessaire.

Le modèle proposé par les auteurs est un modèle d'argumentation plausible inspiré principalement des travaux de Nicholas Rescher⁵ et de Douglas Walton⁶ en philosophie des sciences. Kertész et Rákosi s'accordent avec Rescher pour considérer que, contrairement à l'approche standard, les données ne sont pas de simples faits objectifs et observables, mais des assertions (*statements*) plausibles dont l'acceptabilité peut être révisée sur la base d'informations nouvelles. Les données ne sont pas des faits que l'on peut appréhender directement et dont la valeur de vérité est garantie par l'expérience. Les données brutes doivent être traitées et confrontées avec les autres assertions (*statements*) de la théorie. Les données sont donc fondamentalement incertaines, faillibles et révisables. Il faut abandonner la distinction entre contexte de découverte et contexte de justification, revendiquée par l'approche standard. On ne peut restreindre la réflexion métascientifique à la reconstruction logique des théories mais l'étendre à l'ensemble du processus argumentatif. Dans les inférences plausibles, au cœur du processus argumentatif, la relation entre prémisses et conclusion n'est pas logique ni vraie avec certitude, comme pour les inférences déductives, mais obéit à des contraintes sémantiques (causalité, analogie, similarité, partie et tout). L'argumentation n'est pas formelle mais prend en compte le contenu des *statements*. Elle n'est pas déductive mais sensible au contexte, elle n'est pas logique mais heuristique. Les inférences plausibles, contrairement aux inférences déductives, ne constituent pas un calcul. Les inférences plausibles prennent en considération les caractéristiques

4 Chomsky N., 2002. *On Nature and Language*. Cambridge, Cambridge University Press.

5 Rescher, Nicholas, 1976. *Plausible Reasoning*. Assen and Amsterdam, Van Gorcum

6 Walton, Douglas, 1991. *Begging the Question : Circular Reasoning as a Tactic of Argumentation*, New York, Westport-London, Greenwood Press.

non formalisables des *statements*. On peut citer un des exemples donnés par les auteurs : si, lors d'une expérience, les locuteurs natifs ne jugent pas acceptable un énoncé de façon unanime et qu'il n'y a pas de critère statistique pour les départager, il n'est pas possible d'assigner une valeur de plausibilité à l'assertion affirmant que cet énoncé est grammatical. En revanche, s'il existe des facteurs dialectologiques ou d'âge permettant de distinguer les deux groupes de jugements, ceux-ci peuvent être considérés comme des sources fiables.

Dans le cadre du modèle proposé par les auteurs, le processus d'argumentation n'est pas linéaire mais cyclique. Pour trouver une solution adéquate, il faut revenir en arrière et essayer un autre chemin. À chaque cycle, la perspective change et la théorisation linguistique obéit à un processus heuristique par l'application de stratégies de résolution de problèmes (*problem-solving*). Parmi les cas donnés en exemple, les auteurs font observer que le développement même de la grammaire générative est cyclique puisque chacune des étapes est fondée sur la réévaluation d'étapes précédentes sur la base de nouveaux points de vue. L'histoire de la grammaire générative serait un réseau complexe de cycles opérant à différents niveaux (le niveau inférieur étant celui fonctionnant à l'intérieur même d'un article)⁷.

Pour conclure, on peut dire que cet ouvrage bien argumenté et intéressant est très utile pour faire le point sur les débats au sein de la linguistique théorique post-chomskyenne, très fournis à l'heure actuelle. On peut toutefois critiquer cet ouvrage sur plusieurs points. Il est tout d'abord surprenant de constater que les

auteurs continuent d'assimiler l'approche standard en philosophie des sciences au logico-positivisme et à tenir celui-ci comme dominant dans l'évaluation des théories linguistiques encore aujourd'hui. Par ailleurs, les auteurs, qui privilégient la focale post-chomskyenne, soutiennent que le débat sur les *data/evidence* aurait été engagé dans les années 1990, notamment par Schütze (1996)⁸, alors qu'on peut penser que ce sont les linguistes de corpus, issus de la tradition empiriste britannique (Sampson 1975, 2001)⁹, qui l'ont initié, parfois dans un souci de légitimation par rapport au courant chomskyen. La polarisation en deux camps effectuée par les auteurs exclut des pans entiers de l'actuel champ de la linguistique théorique. D'autres classifications sont possibles. Par exemple, Scholz *et al.* (2011) distinguent trois approches en linguistique théorique : aux externalistes et aux essentialistes, recouvrant plus ou moins linguistes de corpus et chomskyens, ils ajoutent les émergentistes, englobant fonctionnalistes et socio-linguistes.

Il ne fait pas de doute pour les auteurs que la question des *data/evidence* n'existait pas avant la grammaire générative et que celle-ci constitue le premier formalisme grammatical qui s'appuie sur la philosophie analytique des sciences des années 1930. C'est sans compter sans les travaux antérieurs à ceux de Chomsky, ceux des distributionalistes déjà ancrés dans la première mathématisation du langage appartenant précisément à cette tradition philosophique, notamment les grammaires transformationnelles de Harris et les

8 Schütze, C. T., 1996. *The Empirical Base of Linguistics: Grammaticality Judgments and Linguistic Methodology*, University of Chicago Press.

9 Sampson, Geoffrey, 1975. *The Form of Language*, London, Weidenfeld and Nicolson. Sampson Geoffrey, 2001, *Empirical Linguistics*, London-New York, Continuum.

7 À noter que Nelson Goodman, dont Chomsky a suivi les cours, est à l'origine de cette stratégie cyclique. Goodman, N. [1955], 1983. *Fact, Fiction, and Forecast*, Cambridge, MA, Harvard University Press.

premières grammaires génératives inspirées de ses travaux, ou encore la grammaire catégorielle de Bar-Hillel, fondée sur les travaux de logiciens (Ajdukiewicz). Par ailleurs, dater de la fin des années 1990 le recours à des sources diversifiées de données, auparavant polarisées sur les seules intuitions et attestations dans les corpus, c'est ignorer que, dès les années 1950-1960 (au moins), les linguistes utilisaient des données multiples selon une méthodologie légitimée théoriquement. Les bloomfieldiens utilisaient des techniques d'élicitation et des expérimentations en plus des corpus d'énoncés. Dès ses premiers travaux du début des années 1960, Quirk tient les corpus comme non homogènes et l'attestation dans des corpus échantillonnés de données orales et écrites ne constitue qu'une des méthodes pour l'étude de la variation. Celle-ci nécessite aussi le recours à des techniques d'élicitation et à des expérimentations psycholinguistiques. La prise en compte des erreurs, lapsus, etc. est essentielle pour Quirk dont la tâche est de rendre compte de la moindre variation. Il en est de même pour les conversationnalistes pour lesquels, dès les années 1960, les erreurs et les lapsus ne sont pas des phénomènes aléatoires mais reflètent les contraintes du système linguistique. L'utilisation diversifiée de sources de données que les auteurs tiennent pour une innovation est en fait une pratique largement partagée depuis longtemps par différents champs des sciences du langage. Le fait d'en penser la théorisation constitue probablement en revanche un apport considérable.

Le modèle proposé par les auteurs n'est pas sans poser question. Il conduirait, si l'on suit bien les auteurs, à distinguer deux niveaux d'appréhension des données. Les « praticiens » (linguistes descriptivistes, psycholinguistes, typologues, etc.) effectuent des analyses sur des données A et obtiennent des résultats. Ces résultats constituent des données B utilisées à leur

tour par les théoriciens dans le processus de théorisation. Ces derniers travaillent sur des *statements* et non plus sur des données brutes. C'est ainsi que des données hétérogènes – par intuition, attestations dans des corpus, données psycholinguistiques et expérimentales, erreurs et lapsus – peuvent trouver leur place dans le processus d'*evidence*. S'il est effectivement courant que les résultats d'une analyse linguistique soient utilisés comme arguments dans un autre cadre et pour une autre analyse, il est troublant de voir légitimer par un modèle théorique l'existence d'une linguistique à deux vitesses, ce qui traduit une conception assez singulière de l'empiricité en linguistique.

Jacqueline LÉON
CNRS, UMR 7597, HTL,
Univ. Paris Diderot,
Sorbonne Paris Cité

Statius, Sophie, *Langage de l'enfant, langage du peuple. Qu'est-ce que la « vie du langage » ?* Paris, Les Presses du réel, 2012, 395 p., ISBN : 978-2-84066-479-6.

Parler de « la vie du langage » en considérant « les rapports langue-pensée », telle est la préoccupation majeure d'une fin de XIX^e siècle qui multiplie la présence de linguistes plus enclins aux usages métaphoriques qu'au recours à un langage disciplinaire. Du point de vue de l'histoire de la linguistique, il s'agit alors d'explorer le cours des années 1890, qualifiées certes d'âge de la science, par le recours au positivisme, mais encore plus adeptes d'un discours vitaliste. Sophie Statius pose alors l'hypothèse suivante: « Le régime métaphorique vitaliste des discours sur la langue fin XIX^e siècle est l'expression d'une ambiguïté conceptuelle délibérément maintenue et entretenue, et pas seulement un artifice rhétorique » (p. 17). Après une première approche proprement descriptive

de la pensée des auteurs concernés par l'union/désunion langue-pensée, cette chercheuse nous propose de cerner, dans un second temps, son arrière-plan conceptuel au regard de l'évolutionnisme dominant en matière de discours sur la langue, avec l'exemple du devenir d'un Condillac toujours aussi omniprésent. Puis, dans un dernier temps, l'hypothèse de travail est précisée empiriquement avec le cas du discours d'école sur la langue comme expression achevée de la vie du langage, donc en tant qu'antidote au discours logiciste. Ce qui induit également une primauté d'un sujet parlant situé au plus près du sujet de la langue politique constitué du temps de la Révolution française.

Dans la partie descriptive, nous sommes conviés à relire des auteurs connus (Michel Bréal, Gabriel Tarde, Victor Henry) et moins connus (André Lefèvre, Gabriel Compayré). Chez ces linguistes, à l'exemple de Bréal, l'approche se veut historiciste et au plus près d'une théorie de l'esprit qui puise dans les avancées de la psychologie. Une telle dominante psychologique intervient également lorsqu'il s'agit de faire le lien entre l'inventivité linguistique et l'inventivité intellectuelle, en particulier chez l'enfant. Il apparaît alors que l'esprit positif n'a rien d'abstrait dans la mesure où il met en avant le langage de la vie par le fait d'une attention aux mouvements. Il pose donc la question de la maîtrise du rapport langue-pensée.

À s'intéresser au problème des rapports langue-pensée par le fait d'une action réfléchie de l'homme, Sophie Stadius montre que nos linguistes des années 1890 ne sont ni uniquement naturalistes, ni franchement réalistes, contrairement aux *a priori* sur la pensée pré-saussurienne. La référence vitaliste fonctionne, par son omniprésence, comme un instrument critique ; elle met en cause le fait que la langue serait un instrument docile de la pensée. Par ailleurs, elle rend compte de l'innovation linguistique par l'usage argumentatif des

métaphores vitalistes. Quel lien entretient-elle alors avec l'héritage philosophique ? Du XVIII^e siècle, et de Condillac en particulier, les linguistes des années 1890 reprennent une approche cognitive de la langue dans la mesure où l'esprit travaille avec des signes au titre de l'arbitraire du signe, donc d'un conventionnalisme des significations. Sans entrer alors dans le détail du débat hérité sur l'antériorité ou non de la langue par rapport à la pensée, abordé dans le présent ouvrage, nous constatons que le dialogue avec le XVIII^e siècle, véritable horizon rétrospectif de la linguistique, est omniprésent. Les premiers travaux de Sylvain Auroux sur une sémiotique des encyclopédistes située au fondement de sa refondation de l'histoire de la linguistique dans une histoire des théories linguistiques l'ont amplement démontré.

Il convient également d'aborder, après Condillac, le cas de Humboldt, ce que fait longuement Sophie Stadius. L'évolutionnisme condillacien est alors perçu comme un pouvoir du temps humain sur la langue. Humboldt y ajoute une dimension anthropologique, ce qui nous introduit à une théorie de l'histoire où l'homme trouve sa liberté par l'expression de sa part subjective. Si cet héritage philosophique relève d'un certain réductionnisme de la pensée des linguistes du XVIII^e siècle à l'évolutionnisme, il n'en reste pas moins qu'il contribue par sa constante récurrence à la mise en cause chez les linguistes de l'historicisme en cette fin du XIX^e siècle, et son corollaire, la crise des totalisations historiques. L'histoire oscillante, mouvementée, des formes linguistiques les fascine face à un pouvoir de l'homme sur la langue qui semble bien incertain. Ces linguistes se tournent bien vers la langue comme fait psychologique, donc vers l'histoire de l'âme humaine. Ainsi la théorie héritée des facultés de l'esprit est abandonnée au profit d'une psychologie du développement qui considère le langage comme une manifestation de tous les aspects de la vie

psychique au titre d'une psychologie associationniste attentive à des formes psychiques très variées. Un tel individualisme linguistique est formulé en termes d'accident, de faits provisoires et individuels au regard de la généralité des faits linguistiques. L'intérêt pour une approche énonciative commence à se profiler.

À vrai dire, toutes ces remises en cause sont fort complexes, d'un auteur à l'autre, dans la mesure où elles renvoient, comme le montre Sophie Stadius, au caractère ambivalent, voire ambigu, des thèses avancées par les linguistes des années 1890. Une telle ambiguïté prend tout son sens sous l'angle de la question du sujet parlant, et de ce qu'elle révèle du lien à l'héritage de la Révolution française. Ainsi Sophie Stadius précise : « L'idéal d'un sujet parlant, maître de sa pensée, est mis à mal par les nouvelles sciences, mais cet idéal est vivace idéologiquement parlant : le discours scientifique n'est pas uniquement travaillé par la recherche de la vérité, il est travaillé par l'ordre de l'action » (p. 245). Cette chercheuse nous convie alors à une investigation qui puise son référent jusque dans la Révolution française. Là il est affaire d'héritage, avec nombre de redites et de contradictions. En établissant la pertinence de ce rapprochement, elle légitime un travail plus ample sur le discours d'école, et nous ajouterons sur le lien entre ce discours d'école et l'institutionnalisation de l'historiographie de la Révolution française, d'Alphonse Aulard à Albert Soboul.

Sophie Stadius peut alors affirmer à la fois que le discours des linguistes des années 1890 hérite du discours révolutionnaire, et qu'il ouvre tout autant un dialogue très conflictuel avec le discours jacobin. D'un ensemble complexe de ressemblances et de différences – principalement, d'une part le constat de l'indétermination de la langue dans son usage politique, d'autre part l'idéal de la langue bien faite propre au grammairien –, il ressort trois

points en discussion : l'existence du sujet politique, sa manifestation comme sujet parlant dans la manière dont il exprime ses droits politiques, et le poids éventuel d'un sujet grammairien. À vrai dire, l'objectivisme du grammairien en matière de langue bien faite, y compris dans l'analogie avec la langue du peuple, s'estompe. La justesse linguistique devient une affaire de subjectivité. L'attention à l'usage, préconisée par les patriotes modérés de la Révolution française, est réhabilitée à l'encontre du discours jacobin, et trouve son terrain d'expérience dans le discours d'école, et plus précisément dans les sciences de l'éducation. Reste un fond révolutionnaire à travers un ton d'utopie et un régime métaphorique, et, surtout, un diagnostic sur le caractère à la fois changeant et multiforme de la réalité linguistique, ce que nos travaux sur les langages de la Révolution française n'ont pas eu cesse de montrer par ailleurs. La nouvelle normativité du langage de la vie dans le discours des linguistes conserve bien un rapport intime avec la langue politique des révolutionnaires français.

Une fois mise en évidence une telle importance du discours d'école, il convient d'y déceler l'importance de la référence à Condillac, qui devient une sorte de père des sciences positives, tout en renforçant la doctrine républicaine. C'est autour des termes d'*analyse* et d'*analogie* que des auteurs tels que Gabriel Compayré et Pierre Laromiguière font référence à Condillac, mais pour ajouter à sa pensée jugée trop systématique de nouveaux éléments, par exemple en proposant plusieurs types d'idées, dans le but de s'éloigner de la perspective génétique, et de l'identification de la logique empirique à une logique de la langue. Le terme d'*analyse* s'étend alors à tout ce qui est commun par la réhabilitation de l'usage contre une grammaire considérée comme source de logomachie, dans le fait même d'avoir été portée à l'ordre du jour par la

Révolution française. L'accent mis sur le sens du réel, par l'appréhension de la langue telle qu'elle est et non telle qu'elle doit être, est désormais marqué par un certain retour aux inventeurs du bon usage de la fin du xvii^e siècle et du début du xviii^e siècle, donc à l'époque moderne, en particulier chez Bréal. Il convient à l'école de la République de donner alors comme modèle aux élèves une telle période classique, ce qui est effectif avec le discours sur l'éducation attendant aux lois Ferry.

Concluons, avec l'auteure de cet ouvrage particulièrement riche, que le vitalisme situé au centre des préoccupations des linguistes au cours des années 1890 est avant tout discursif, et non idéologique. C'est dire que la linguistique naturaliste en France ne se réduit pas à un modèle historico-comparatif, bien au contraire. La reprise du modèle linguistique de la Révolution française remet à l'ordre du jour la question de la norme, tout en valorisant le foisonnement du vocabulaire de la vie dans les descriptions des usages du langage. Une fois de plus, la langue politique de la Révolution française, son approche réflexive dans l'événement par ses acteurs, demeure à la base du renouvellement régulier de l'approche linguistique des faits de discours. Là nous sommes un siècle plus tard, dans une ambiance fortement positiviste, et pourtant la figure du sujet parlant conserve son statut révolutionnaire en particulier dans le discours sur l'école. Et un siècle après, qu'en est-il au regard de la commémoration du bicentenaire de la Révolution française en 1989 ? De nouveau, l'enjeu de la référence à la langue politique des révolutionnaires est fortement perceptible dans les débats sur la reconnaissance sociale, et tout particulièrement du côté des populations marginales. Ici c'est la linguistique structuraliste qui ne se réduit pas à un modèle d'autonomie de la langue : elle demeure historiquement liée aux langages de la Révolution française, ne serait-ce que

par le fait de son étroite relation à une linguistique de l'énonciation. L'omniprésence du point de vue historico-révolutionnaire passe, d'un moment à l'autre du développement de la linguistique en France, par un lien « fixe » à la dimension collective et sociale de la langue révolutionnaire. Tel est, nous semble-t-il, le point d'ancrage du retour permanent, en histoire de la linguistique, du lien fondamental entre le langage et la vie.

Jacques GUILHAUMOU
Université de Provence

Boë, Louis-Jean, et Coriandre Emmanuel Vilain, eds., *Un siècle de phonétique expérimentale : fondation et éléments de développement. Hommage à Théodore Rosset et John Ohala*, Lyon, ENS éditions, 2011, coll. « Langages », 352 p., ISBN 978-2-84788-210-0.

Cet ouvrage reprend plusieurs interventions du colloque qui s'est tenu à Grenoble en février 2005 : « Un siècle de phonétique expérimentale. De Théodore Rosset à John Ohala ». L'ouvrage n'est pas conçu comme une histoire systématique et raisonnée de la phonétique expérimentale. C'est plutôt une succession de contributions, certaines en anglais, avec des recoupements et une hétérogénéité d'expression, voire quelques imperfections (la photo de Rosset, p. 131, est celle de Rousselot qui figure à l'identique page 105). Un chapitre, rédigé par S. Nicolas, reproduit un article déjà paru comme le signalent les éditeurs (note 1, p. 43). Le colloque ayant eu lieu en 2005, le siècle écoulé renvoie à 1904, quand Théodore Rosset installe un laboratoire à Grenoble mais – l'ouvrage le rappelle – la phonétique expérimentale existait avant cette date.

Après la préface de Fernand Carton qui brosse un panorama de la phonétique de Rousselot à l'orée du xxi^e siècle, les

éditeurs du volume ont distribué la matière du livre entre cinq rubriques. La première est consacrée au rappel d'« Éléments du contexte scientifique de la phonétique expérimentale ».

« A brief historical survey of phonetic-phonological feature systems » (p. 23-42) de John J. Ohala reprend l'hypothèse qu'il a soutenue sa carrière durant : l'organisation en traits (*features*), parce qu'elle est corrélée à la réalisation articulatoire, témoigne d'une forme d'autonomie par rapport à la construction vernaculaire des structures phonologiques. La reconnaissance de ce postulat est étayée par le survol de plusieurs siècles d'histoire du domaine avec des références à une trentaine d'auteurs, en particulier Alexander Melville Bell, et de nombreuses illustrations. Suit l'article de Serge Nicolas (p. 43-57) sur les localisations cérébrales et la clinique.

« Le rôle d'Étienne-Jules Marey dans l'émergence de la phonétique expérimentale » (p. 59-89) de Bernard Teston revient sur la contribution de ce savant et de ses disciples dans l'outillage de la linguistique. Après un rappel des circonstances dans lesquelles une première collaboration avait été engagée avec la Société de Linguistique de Paris emmenée par Louis Havet dans les années 1870 et le rôle joué alors par Ch. Rosapelly, l'auteur met en exergue qu'il a fallu attendre une dizaine d'années pour que Rousselot donne à ce domaine un véritable champ d'application. L'analyse se signale par la richesse des informations fournies sur les matériels d'expérimentation : l'utilisation du kymographe de Rousselot et l'application de la chronophotographie à la production vocale par H. Marichelle et G. Demenÿ. Les trois méthodes d'exploration de la phonétique instrumentale à la fin du XIX^e siècle, (i) les appareils de Rousselot, (ii) la gravure sur cire d'Edison et (iii) l'appareil à flammes manométriques de Koenig, sont comparées en fonction de leurs résultats. Cela permet

de mettre en évidence comment interagissent, dans les découvertes scientifiques, une instrumentation et la division du travail qui se met en place dans les laboratoires (en particulier celui de Marey).

« La méthode de l'abbé Rousselot : au-delà de la rationalisation, l'expérimentation » (p. 91-100) de Giusy Pisano confirme le rôle joué par Rousselot dans l'équipement de la phonétique en insistant sur la fragilité de sa position institutionnelle. Une relation est suggérée entre le travail effectué sur l'acte de parole et, à la même époque, le triomphe des oralistes dans l'enseignement aux sourds-muets (congrès de Milan, 1880). Un examen de l'inventaire des matériels dont disposait Rousselot en 1886, au moment de son installation à l'Institut catholique de Paris, complète l'article.

Dans la seconde partie : « L'émergence de la phonétique expérimentale à Paris et à Grenoble », Louis-Jean Boë et Jean-François Bonnot reviennent sur la « Création et [l'] émergence de la phonétique expérimentale en France : de l'abbé Rousselot à Théodore Rosset » (p. 103-124). Après avoir récapitulé la trajectoire de Rousselot et son orientation scientifique, résolument expérimentaliste (alors que le versant didactique, qui aboutit à la mise au point de l'API, est représenté en France par Paul Passy), ainsi que le rôle de Marey et de Demenÿ, les auteurs présentent le laboratoire établi à Grenoble par Rosset en 1904. Son départ, en 1920, a ouvert une parenthèse qui s'est refermée avec l'arrivée de René Gsell en 1955. L'historique est prolongé par un bilan du travail accompli à partir de 1970 autour des « sciences de la parole » dans l'Institut de la communication parlée intégré aujourd'hui au GIPSA Lab avec un aperçu sur le lancement des manifestations scientifiques qui ont donné une visibilité à cette communauté (Journées d'étude de la parole, International Congress of Phonetic Sciences).

En annexe (p. 125-128), dans un article rédigé en API pour *Le Maître phonétique* en 1909 mais heureusement retranscrit orthographiquement pour publication dans ce livre, Daniel Jones, tout en rendant hommage au travail accompli par Rosset, fait part de ses réserves. Il relève que l'utilisation de l'alphabet phonétique de Roussetot, mis au point pour la *Revue des patois gallo-romans*, limite la diffusion internationale des résultats et empêche la généralisation d'une graphie conçue pour les variétés d'oïl et d'oc. L'exemple de Baudelaire (p. 126) a manifestement échappé à la relecture (une dizaine d'erreurs sur quatre vers).

J.-F. Bonnot et L.-J. Boë poursuivent leurs investigations dauphinoises avec « À propos des sources et influences historiques de l'œuvre de Théodore Rosset » (p. 129-145), en reconstituant sa carrière, avant, pendant et après Grenoble. Située par rapport à des institutions et des célébrités de ce temps et au terme d'un patient travail d'archive, la singularité de Rosset apparaît dans le peu d'intérêt qu'il manifeste pour la dialectologie. Sa thèse, consacrée à une reconstruction conjecturale de la prononciation parisienne au XVII^e siècle, témoigne de sa préférence pour le français central et les états anciens de la langue. Il fait en revanche œuvre originale avec sa thèse complémentaire qui décrit un appareil de son invention dont Lioret revendique également la paternité, ce qui déclenche une polémique acerbe entre les deux hommes.

Avec « Antonin Duraffour : un phonéticien dialectologue » (147-161), Michel Contini rend hommage à l'un des maîtres du travail de terrain sur le franco-provençal. C'est lui qui a relancé les études sur le composant sonore du langage à Grenoble sans en contraindre les données au travail de laboratoire.

La troisième partie, « Développements internationaux en Russie, Italie et Alle-

magne », s'ouvre avec « La constitution de la phonétique expérimentale russe de la fin du XIX^e au début du XX^e siècle » (p. 165-178) d'Irina Ivanova. Elle expose l'histoire des laboratoires de phonétique établis dès 1885 à Kazan (sous l'impulsion de Bogoridickij, un élève de Baudouin de Courtenay) et à Odessa (par Alexander Tomson, un élève de Filipp Fortunatov), puis en 1899 à Saint Pétersbourg (par Serguei Bulitch, autre élève de Baudouin de Courtenay) à qui succède Lev Scherba. D'autres initiatives à Moscou et Kharkov complètent cette cartographie dont les deux pôles resteront Kazan et Saint Pétersbourg. Selon l'auteur, ces recherches ont exercé une influence heuristique sur l'apparition de la phonologie, notamment les travaux sur l'accent russe et sur les affriquées (deux sons pour un seul phonème). Elles ont permis l'exploration de nouveaux domaines comme la didactique, les systèmes d'écriture et, en lien avec l'*Ohrenphilologie*, la poétique.

Enrica Galazzi détaille les études conduites par « Agostino Gemelli et l'analyse électro-acoustique du langage » (p. 179-190) à l'Université catholique de Milan dont il a été le fondateur. Elle apporte un éclairage neuf sur une personnalité controversée et décrit les débuts de la phonétique de laboratoire en Italie.

Rüdiger Hoffmann et Dieter Mehnert, dans « Berlin – Dresden Traditions in Experimental Phonetics and Speech Communication » (p. 191-208), retracent les commencements de la phonétique expérimentale en Allemagne avec, à Hambourg, un disciple de Roussetot, Giulio Panconcelli Calzia, et à Berlin, Hermann Gutzmann, plus proche de la recherche médicale. Le rôle de la commission phonographique, établie en 1915 auprès de l'Université de Berlin afin de collecter des échantillons de langue auprès de prisonniers de guerre, est rappelé. Le devenir de ces études est prolongé jusqu'à l'après-guerre avec un intérêt particulier pour les

résultats obtenus en RDA, en particulier dans la mise au point du Vocoder.

La quatrième partie, « Champs d'application de la phonétique expérimentale », commence avec la mise en regard par Didier Demolin de « La phonétique expérimentale et les langues de l'Afrique subsaharienne » (p. 211-242). À partir d'une distinction entre phonétique taxinomique (variation entre réalisations) et phonétique expérimentale (variation entre individus), l'auteur retrace un historique des applications instrumentales effectuées sur les langues d'Afrique, en particulier pour l'étude des clics (Doke et le kymographe) et des tons (Laman, absent de l'index) pour lesquels Beach propose en 1924 le concept de « tonème ». La présentation, minutieuse et bien documentée, permet de suivre dans le détail la mise à l'épreuve des données. Le rôle joué par Ladefoged dans cette perspective est rappelé et la contribution des différents appareils est illustrée par des exemples qui font de ces langues, moins familières aux observateurs occidentaux, un banc d'essai des technologies.

Willy Serniclaes, « La quête de l'invariance des traits dans les recherches sur la perception de la parole » (p. 243-258) distingue deux théories de la parole (théorie motrice vs théorie quantique) et insiste sur l'apport de la théorie des traits de R. Jakobson dans la perception catégorielle, en prélude à une réflexion sur les capacités perceptives, la psychologie comparée, l'acquisition et la dysphasie dans leur lien avec les études neurologiques.

Dans « Wilhelm Wundt : une proposition originale de transcription musicale de la prosodie » (p. 259-276), Gabrielle Konopczynski et Christelle Dodane soulignent les différences entre musique et prosodie et les limites de la notation musicale dès lors qu'on se propose de noter les variations de la parole. Sont énumérés les essais d'Eduard Sievers, Léonce Roudet, J.-P. Rousselot et D. Jones et détaillées les

propositions de Wundt avec l'appareillage qu'il utilise pour remonter de l'étude prosodique (la parole) vers l'intonologie (la langue).

Un « Petit parcours prosodique de Grenoble à Aix-en-Provence : pionniers, dissidents et fédérateurs » (p. 277-297) par Anne Lacheret-Dujour revient sur le travail de René Gsell à Grenoble et sur l'équipe dont il s'est entouré pour constituer un pôle d'études phonétiques en lien avec la physique et la dialectologie. Un bilan comparable est dressé pour Aix autour de Georges Faure, dont sont rappelés les démêlés avec A. Martinet qui avait refusé d'inscrire sa thèse et l'œuvre accomplie par M. Rossi. Les discussions avec les phonologues, en particulier C. Hagège, et les ouvertures vers la structure informationnelle et la phonostylistique, appréhendée par la variation personnelle et sa stylisation dans le discours politique (D. Duez, absente de l'index) sont également évoquées.

La cinquième et dernière partie, « Témoins instrumentaux », en deux chapitres, inscrit dans les objets mêmes les découvertes linguistiques, une réflexion conduite de première main par des chercheurs qui sont aussi des ingénieurs. « L'analyseur de Koenig : un premier spectromètre pour l'étude de la parole » (p. 301-315) de C.-E. Vilain, A. Arnal et L.-J. Boë, après avoir évoqué la vie de Koenig, détaille les trois composants de cet appareil en expliquant, photos à l'appui, leur fonctionnement. Les résultats obtenus sont exposés en même temps que l'usage qu'en ont fait Rosapelly et Rousselot. La restauration récente de l'appareil effectuée à Grenoble permet d'en confirmer l'emploi.

Avec « Éléments d'histoire de l'analyse de la fréquence laryngienne » (p. 317-329) de Philippe Martin, le lecteur est initié au kymographe de Carl Ludwig (1847) et à l'analyse de la courbe mélodique. Une autre étape est représentée par G. Fant (vers 1950) et l'exploitation des équipements à Aix, Grenoble et Paris,

en particulier du Sonograph dont les qualités et les limites sont détaillées avant que ne soient indiquées en annexe quelques-unes des difficultés d'observation concernant la mesure de la fréquence laryngienne.

Deux index, l'un des noms et l'autre des notions, complètent le volume.

Cet ouvrage est une mine de renseignements et d'indications sur l'apport et les résultats de la phonétique expérimentale. Avec le souci de se mettre à la portée du lecteur, il multiplie les éclairages sur un domaine de la linguistique en interaction avec la physique et la médecine. Si l'on tente d'esquisser un bilan, il semble que l'apport à la linguistique théorique soit plus limité. Au-delà de leurs qualités descriptives, les instruments ne fournissent pas d'explication au fonctionnement tonal, aux phénomènes de propagation ou de downstep ou à la reconstruction phonologique. En remplaçant, dans l'analyse du signifiant, la structure morphologique par la décomposition de la substance sonore, les « sciences de la parole » gagnent dans l'analyse physique ce qu'il leur faut céder dans la dimension symbolique.

Cet ouvrage n'est pas le bilan exhaustif d'un siècle de phonétique expérimentale, mais plutôt une série d'éclairages sur ce qui a été fait dans plusieurs laboratoires et sur l'instrumentation de la linguistique, avec une insistance sur le rôle joué par Grenoble, un hommage que les chercheurs de cette université entendaient rendre à leurs prédécesseurs et à leur œuvre. Il reste à continuer ces études pour reconstruire l'ensemble du champ, dans les entreprises comme dans les universités, à l'étranger aussi, à commencer par les États-Unis. À la différence de la dialectologie, la phonétique expérimentale est nécessairement, dès sa fondation, une science internationale avec un impact économique tangible.

Ces remarques n'enlèvent rien aux qualités d'un livre qui récapitule de façon intelligente et informée un domaine tenu pour ésotérique par bien des linguistes.

Disposer d'un tel récapitulatif de la phonétique expérimentale et instrumentale, quelles qu'en soient les limites dans le temps et l'espace, constitue une première exploration dont les auteurs du volume ont démontré qu'ils avaient les moyens de la poursuivre.

Gabriel BERGOUNIOUX
Université d'Orléans

Ducos Joëlle (éd.), *Sciences et langues au Moyen Âge. Wissenschaften und Sprachen im Mittelalter (Actes de l'Atelier franco-allemand, Paris, 27-30 janvier 2009)*, Heidelberg, 2012, 436 p., ISBN 978-3-8253-5940-9.

Il faut souligner d'entrée la remarquable homogénéité de ce volume extrêmement soigné, qui regroupe sous le format raisonnable de 412 pages le nombre assez élevé de vingt et une communications, ce qui donne des contributions denses et précises d'une vingtaine de pages chacune (on en trouvera la liste ci-dessous). Elles sont issues d'un colloque franco-allemand qui s'est tenu à la Sorbonne en 2009, et qui était coorganisé par l'Université de Heidelberg et l'Université Paris-Sorbonne. Ce choix éditorial permet d'aborder nombre de disciplines, mathématiques, médecine, astronomie, géomancie, droit, etc. Centré sur les deux derniers siècles du Moyen Âge, moment où la cohabitation entre latin et langues vernaculaires atteint son maximum d'harmonie, le volume aborde également la rhétorique du discours scientifique en vernaculaire, ainsi que les traductions du français vers le latin, qui constituent un champ d'investigation à peine exploré. Il vient s'inscrire dans un champ de recherches en plein renouvellement, pour lequel on rappellera entre autres les contributions importantes de S. Lusignan, C. Kappler et S. Tholier-Méjean, S. Le Briz et G. Veyseyre, O. Weijers,

J. Hamesse¹. Précisons d'emblée que ce qui est analysé ici n'est pas tant une « production scientifique », qui fait référence à un ensemble cohérent produit par un autorat homogène, mais plutôt un faisceau de textes que tout sépare : les sources (romanes ou latines, où joue à plein le critère de poids de l'autorité traduite auquel on osera plus ou moins toucher), le contexte de production et de réception, le lectorat, ce qui implique de comparer ce qui est comparable.

Préface : L. Depecker, « Quelques éléments d'introduction à la terminologie » ; *Introduction* : J. Ducos ; Première partie, Sciences, concepts scientifiques et langue médiévale : S. DÖRR (DEAF, Heidelberg) : « Autors Werk und Übersetzers Beitrag – Formale, statische und dynamische Äquivalenz im mittelalterlichen Fachtext » ; S. ROMMEVAUX (CESR-Tours) : « La constitution d'un vocabulaire mathématique dans les traductions des *Éléments* d'Euclide du XII^e siècle » ; M. HUSSON (EPHE) : « Le lexique arithmétique élémentaire dans la *Pratike de geometrie* (XIII^e siècle) » ; S. LAMASSÉ (Paris 1) : « Les traités d'arithmétique médiévale et la constitution d'une langue de spécialité » ; M. S. Corradini

(Università di Pisa) : « Nouvelles acquisitions et connaissances pour l'étude de la variation (diachronique, diatopique et diafasique) du lexique médical occitan du Moyen Âge » ; K. BERNARD (Université Bordeaux 3) : « La question de l'exigence terminologique dans les témoins occitans de l'art géomantique (BNF, lat. 7349 et 7420A) » ; M. BELLOTTI (Université Paris IV Sorbonne) : « Un traité de diététique écrit dans la langue des nourrices : sur l'insertion du langage des enfants dans le Régime du corps d'Aldebrandin de Sienna » ; M. KIWITT (DEAF, Heidelberg) : « Éléments hébreux et éléments arabes dans le *Comencement de Sapience* » ; I. VEDRENNE-FAJOLLES (Université de Nice Sophia-Antipolis) : « Les pratiques linguistiques des médecins, auteurs, traducteurs ou copistes de traités médicaux. L'exemple des maladies de peaux » (XII^e-XV^e siècles) ; D. TROTTER (Aberystwyth University) : « La operacio am ma, so es cyrurgia : prolégomènes à un glossaire du premier livre de l'*Albucasis* en occitan » ; S. BAZIN-TACCHIELLA (Université Nancy 2) : « Le réceptaire médical attribué à Jean Pitard (XIV^e siècle). Constitution d'une édition et d'un glossaire électroniques » ; F. FERY-HÜE (IRHT) : « Les traductions latines d'œuvres vernaculaires au Moyen Âge et à la Renaissance : pourquoi un inventaire ? ». Seconde partie, Textes de savoir, de l'écriture à la mise en fiction : R. WILHELM (Université de Heidelberg) : « Rhétorique et discours scientifique. Les traductions du *De inventione* de Cicéron par Brunet Latin et Jean d'Antioche » ; Y. SCHAUWECKER (Zeppelin-Gymnasium Stuttgart) : « Die Diätetik im *Secré des segrez* von Jofroi de Waterford im Spiegel der Wissenschaftsgeschichte » ; S. ALBESANO (Università della Svizzera italiana-Lugano) : « Dicimus [...] quod vulgarem locutionem appellamus... : Überlegungen zur Metasprache in Dantes *De vulgari eloquentia* (Buch I) » ; E. de ROBERTO (Università Roma Tre) : « Discours scien-

1 Serge LUSIGNAN, *La Langue des rois au Moyen Âge. Le français en France et en Angleterre*, Paris, PUF, 2004 (« Le nœud gordien »). *Le Plurilinguisme au Moyen Âge. Orient-Occident*, éd. C. KAPPLER-S., THOLIER-MÉJEAN, Paris, L'Harmattan, 2009. *Approches du bilinguisme français-latin au Moyen Âge : linguistique, codicologie, esthétique*. Actes des journées d'étude du CEPAM de Nice (5 octobre 2007 et 3-4 octobre 2008), éd. S. LE BRIZ, G. VEYSSEYRE, Turnhout (« Collection d'Études médiévales de Nice » 11), 2010. *Les Innovations du vocabulaire latin à la fin du Moyen Âge : Autour du Glossaire du latin philosophique* (Actes de la journée d'étude du 15 mai 2008), éd. O. WEIJERS, I. COSTA, A. OLIVA, Turnhout, 2010 (« Studia Artistarum » 24). *Glossaires et lexiques médiévaux inédits. Bilans et perspectives*, éd. J. HAMESSE, J. MEIRINHOS, Porto, 2011.

tifique et traduction au Moyen Âge : à propos des outils d'articulation textuelle » ; S. MARCOTTE (Université Paris IV Sorbonne) : « Science du droit, science d'écriture : observations sur la construction syntaxique du discours juridique » ; H. BIU (Université Paris IV Sorbonne) : « Dire le droit en français : la traduction française de la *Summa Azonis* » ; M. JOB (Université de Heidelberg) : « Sprache als Mittel der Politik » ; A. MUSSOU (Université Paris IV Sorbonne) : « Le mirëoir concave des *Eschës amoureux* et du *Livre des eschez amoureux moralisés* d'Évrart de Conty : de l'objet poétique à l'exposé scientifique » ; C. LE CORNEC (Université Paris IV Sorbonne) : « La dénomination des poissons merveilleux dans les textes français ».

Derrière la simplicité du titre *Sciences et langues au Moyen Âge* se dissimulent une foule de questions, qui ne sont pas évitées par les contributions mais au contraire posées sans relâche, ce qui devrait inciter à poursuivre ces questionnements. Parmi les questions de fond qui sont abordées, on citera celle de la répartition du latin et des vernaculaires dans les domaines scientifiques, qui est aussi celle du rôle qu'ont joué les vernaculaires dans la diffusion du savoir ou plutôt des savoirs. Est-ce un rôle passif de vulgarisation, donc vertical ? Un rôle horizontal de communication entre praticiens ? Ou un rôle mixte, à la fois vertical et horizontal, d'une langue de réflexion et de création ? En d'autres termes, s'agit-il d'initier des semi-lettrés en leur facilitant éventuellement l'accès aux mêmes discours en latin ? Ou est-ce le début d'une réflexion autonome, émancipée d'un latin où l'on ne retrouvera pas de parallèles ? Le volume montre que les réponses sont plurielles, car si les vernaculaires sont aussi des supports de sciences, et peut-être aussi de discours scientifique, il n'est pas toujours aisé de sérier ce qui relève de la vulgarisation à destination de laïcs cultivés, et ce qui relève de la production autonome d'un discours en vernacu-

laire. On notera au passage l'intéressante tentative pour cerner ce que l'on range sous l'appellation de « texte scientifique » (E. de Roberto), dans le cadre d'une réflexion méthodologique qui propose de définir un texte scientifique, plutôt que par des critères textuels, syntactiques ou lexicaux, par ses stratégies contraignantes d'exposition des données (incluant au passage le paratexte, si important dans les manuscrits médiévaux).

Plusieurs contributions esquissent des hypothèses sur le(s) lectorat(s) de ces œuvres, question pour laquelle la médecine constitue un exemple particulièrement éclairant (au sens où il faut supposer des lecteurs auxquels le latin pose un problème mais qui connaissent en revanche déjà assez la chirurgie pour lire des traités ardu(s), et sur les facteurs qui conditionnent ou déclenchent l'écriture scientifique en vernaculaire, en général l'existence d'un milieu culturel actif (pour reprendre l'exemple de la même discipline, le milieu médical de Montpellier, en domaine occitan, élabore à la fois des traductions et des réceptuaires, si bien que l'on se retrouve une fois de plus sur la frontière entre médecine savante et usages quotidiens). On notera d'ailleurs la triple variation décrite par M. S. Corradini, diachronique, diatopique et diaphasique (p. 105-118), et la traduction occitane de la *Chirurgia* d'Albucasis, étudiée par David Trotter (p. 245-268). Le rapprochement avec des textes issus de la divination et de la géomancie (K. Bernard, p. 119-136) paraît *a priori* audacieux, mais il se révèle doublement justifié par le statut de science et par la communauté de méthode : une création terminologique en rapport avec la scientificité du contenu, qui pousse à la recherche des équivalents linguistiques les mieux adaptés, qui font appel tantôt à l'emprunt, tantôt à la langue usuelle.

Le phénomène de la néologie est un des piliers de la constitution de nouveaux discours à caractère scientifique, nouveaux

non par leur sujet mais en ce qu'ils se réalisent pour la première fois dans telle ou telle langue, ce qui justifie évidemment que la néologie constitue un des thèmes centraux de *Sciences et langues au Moyen Âge*. L'apparition de nouveaux mots correspond à l'introduction de nouveaux concepts, à mettre en relation avec le phénomène concomitant des traductions, aussi bien du grec ou de l'arabe vers le latin (on se reportera pour ce sujet au volume 63 de la revue *ALMA*, paru en 2005, qui rassemblait des contributions sur le thème du néologisme médiolatin), que du latin vers le français. Tout ce mouvement de traduction a eu des conséquences terminologiques concordantes et parallèles, dues à des milieux intellectuels qui se connaissaient et se lisaient. Pour autant, la néologie n'est pas le seul thème abordé ici, puisque le volume évite l'écueil qui consisterait à assimiler totalement nouveau discours et nouveaux mots. Plusieurs contributions s'attachent au contraire à montrer d'une part que la néologie n'est pas tout, puisque si l'on enregistre des néonymes, cela ne garantit pas qu'ils vont fonder durablement un discours scientifique profitable pour des lecteurs, et d'autre part que la rhétorique même de certains discours scientifiques constitue une innovation, au sens où l'on peut importer des théories en utilisant des mots de la langue commune. *Mutatis mutandis*, le constat est à peu près le même concernant le *Comencement de Sapience*, dans lequel les translittérations de l'hébreu ne font pas l'objet d'un glossaire, qui en fournirait la clef, par conséquent le traité ne peut qu'être opaque pour des lecteurs qui ne connaîtraient pas déjà le vocabulaire et la discipline en question.

Cette approche induit une réflexion sur le fait que si la néologie est une condition nécessaire à la naissance d'une terminologie scientifique, par transport par exemple, elle n'est pas une condition suffisante : il faut aussi qu'il y ait compréhension, qui

permet de traverser la frontière entre le néonyme et le mot d'usage : on rejoint ici la question de la variation, qui sépare de manière parfois artificielle ce qui ne sont que des réalisations graphiques du même mot, alors qu'elles bénéficient par ailleurs d'une permanence diachronique, même si celle-ci est parfois trompeuse (voir ainsi les mots faussement transparents décrits par I. Védrenne sur les maladies de peau). Plusieurs études insistent cependant sur l'importance du lexique, qui a souvent retenu l'attention, en particulier pour insister ici sur les passerelles terminologiques, qui varient selon les traducteurs et les commentateurs, ce qu'illustre le domaine des mathématiques, étudié ici par S. Rommevaux, M. Husson et S. Lamassé. Leurs études montrent en particulier la porosité entre usages courants et usages spécialisés, et l'absence de fixité des usages linguistiques en ce domaine, comme le souligne S. Lamassé (p. 93) : « la langue commune n'est pas uniquement lexicale, c'est le mode d'exposition et de conduite de la pensée qui est commun », dans une contribution appuyée sur des exemples lumineux, tel celui de l'analyse du mot « règle » (p. 82 et suiv). Plusieurs contributions posent aussi la question de la compréhension du lexique, par les contemporains (*cf. supra*), mais aussi pour les lecteurs modernes : on se référera à l'étude de M. Bellotti, qui montre à propos du *Règime de Santé* d'Aldebrandin de Sienne, que *papa* signifie en réalité alors « nourriture ». On signalera à ce propos la typologie intéressante décrite par S. Dörr à propos de l'astronomie, qui distingue équivalence statique (un mot pour un mot), formelle (*gloss-translation*) et dynamique (qui cherche à insérer le contenu du texte source dans le cadre culturel de la langue d'arrivée), et l'esquisse d'une chronologie provisoire qui permet de repérer un tournant à la mi-XIV^e siècle, moment où le dernier type d'équivalence se met à augmenter proportionnellement. On doit

en même temps noter qu'un lexique commun d'astronomie s'est progressivement mis en place depuis le x^e siècle, si bien que les traducteurs peuvent se permettre de faire fond sur ce socle commun, et employer certains termes sans davantage les expliciter.

À la lecture de l'ensemble, on ne manque d'être frappé par l'unité d'effort des contributeurs pour resituer leur recherche dans une historiographie récente afin de poser correctement leur questionnement, et pour prendre en compte les acquis de la recherche antérieure, y compris de la sociolinguistique. Il s'agit en effet soit de textes déjà connus, mais auxquels on s'attache à poser de nouvelles questions, soit de textes nouveaux qu'il faut insérer dans un paysage historiographique en pleine reconstruction, avec en permanence la nécessité de ne pas céder à la tentation de reclotter ces études, mais au contraire d'ouvrir sur des parallèles vers le latin, l'occitan, l'italien, etc. Cet effort aboutit à dégager des modèles de transfert culturel, montrant, d'une part, que la transposition d'un discours scientifique peut contourner le phénomène de la néologie, avec la mise en place d'un discours scientifique, même sans innovations terminologiques, d'autre part, qu'il ne suffit pas qu'un mot apparaisse pour qu'il atteigne son but, faire transiter des connaissances d'une langue à une autre, et partant l'importance cruciale de disposer de matériels en quantité, qu'il s'agisse d'éditions, de glossaires, d'inventaires ou de glossaires électroniques, au sens où un spectre plus large permettra de fonder l'intuition selon laquelle un mot devient un élément d'une langue de spécialité quand il est effectivement employé dans un dispositif plus vaste, dans le cadre d'une doctrine qui véhicule ses propres concepts-outils.

Anne GRONDEUX
CNRS, UMR 7597, HTL, Univ. Paris
Diderot, Sorbonne Paris Cité

Émilie Brunet, Rudolf Mahrer,
Relire Benveniste. Réceptions actuelles
des Problèmes de linguistique générale,
Paris, L'Harmattan, coll. « Academia »,
2011, 309 p., ISBN 978-2-87209-997-9.

Cet ouvrage offre un panorama complexe des différentes réceptions de la pensée d'Émile Benveniste, en montrant les parcours tracés par les notions, les principes et les acquis fondamentaux de sa théorie de la langue et du langage. Les éditeurs, Émilie Brunet et Rudolf Mahrer, portent au premier plan la richesse de sa postérité théorique envisagée à partir de la pluralité des lectures de l'œuvre de Benveniste au sein des différentes disciplines du langage (« Les Benveniste faut-il assurément dire », p. 17), en proposant de relire son œuvre « à la lumière de sa postérité plurielle » (p. 17). En effet, suite à l'analyse de cette pluralité, il en résulte « une réception polarisée – spécialiste de l'indo-européen vs théoricien de l'énonciation – qui masque l'unité de sa démarche » (p. 18). L'enjeu est donc de faire ressortir l'unité de la pensée de Benveniste envisagée à partir de sa propre complexité.

Cet ouvrage est issu de l'élaboration des résultats d'un questionnaire portant sur les réceptions des *Problèmes de linguistique générale*, soumis « aux théoriciens pour lesquels Benveniste est un jalon » (p. 24) pendant la journée d'étude « Regards croisés sur l'énonciation : actualité de Benveniste dans les sciences du langage », organisée par Irène Fenoglio, présidente de l'association Conscila, le 6 juin 2008 à l'ENS de Paris. Les réponses des chercheurs sollicités constituent la matière de ce volume et le point de départ d'une réflexion complexe sur l'actualité de la pensée d'Émile Benveniste.

Les notions et les principes fondamentaux de cette pensée ont souvent subi un processus de vulgarisation, en dépassant leurs propres domaines disciplinaires. Comme le disent les éditeurs dans une note

de bas de page, « [s]’il n’a pas fait école, Benveniste s’est scolarisé » (p. 21, n. 9). Un processus de simplification de ces principes et de ces notions est à l’origine de la diffusion de la pensée de Benveniste au-delà des disciplines du langage. Ce mouvement de dépassement et de déplacement « place sa linguistique au niveau d’une science de la culture » (p. 21). Les éditeurs portent alors au premier plan l’héritage et l’actualité de cette pensée dans « les travaux d’édification théorique où Benveniste fait figure d’instigateur, de prospecteur, voire d’initiateur » (p. 22). Parmi les protagonistes de cette filiation, ils proposent de compter les œuvres de G. Bergounioux (*Moyen de parler*, 2004), G. Dessons (*Émile Benveniste, l’invention du discours*, 2006), J.-C. Coquet (*Phusis et logos : une phénoménologie du langage*, 2007), J.-M. Adam (*La Linguistique textuelle : introduction à l’analyse textuelle du discours*, 2008), S. Patron (*Le Narrateur : introduction à la théorie narrative*, 2009), mais aussi la perspective de la génétique des textes proposée par A. Grésillon et J.-L. Lebrave (« Linguistique et génétique des textes : un décalogue », 2008).

Les différents héritages de l’œuvre de Benveniste ont été évalués dans plusieurs domaines disciplinaires : la linguistique générale, la poétique, les théories littéraires, les théories du discours, auxquelles il faudrait ajouter la sémiotique et la sémiologie, l’anthropologie sociale, la philosophie. Plusieurs aspects de sa théorie de la langue et du langage ont donc été remis en valeur. Les questions liées à l’écriture, par exemple, reviennent plusieurs fois dans les contributions constituant cet ouvrage. Malgré l’absence d’une réflexion spécifique sur ce sujet, ne figurant pas dans l’index des *Problèmes de linguistique générale* (vol. 1 et 2) ni parmi les problèmes mieux développés dans sa réflexion, et malgré l’absence du terme « texte » parmi les notions les plus importantes, les principes de la théorie de la langue et du

langage de Benveniste ont apporté une contribution fondamentale pour le développement de la génétique des textes. Dans le premier chapitre intitulé « Génétique et énonciation – mode d’emploi », A. Grésillon et J.-L. Lebrave mettent la notion d’énonciation au service de la génétique des textes. En passant par l’analyse des processus énonciatifs, les auteurs développent une réflexion sur les différentes étapes de l’écriture, de l’analyse des brouillons et des notes manuscrites, auxquelles on reconnaît un statut d’« avant-texte », à celle des « textes » proprement dits. Ces analyses remettent en question le rapport entre l’étude des manuscrits et des « textes » achevés et publiables, en supposant « le caractère privé de la production écrite » (p. 47). C’est ainsi que le théoricien envisagé comme « scripteur », auteur de ses propres « textes » et « avant-textes », pris dans une pratique scripturale, doit se confronter avec lui-même sur sa propre réflexion théorique et son rapport à l’histoire des théories linguistiques. Cette question revient aussi dans le neuvième chapitre, intitulé « Déplier l’écriture pensante pour re-lire l’article publié », écrit par Irène Fenoglio et consacré, celui-ci aussi, à la génétique des textes. Le retour aux sources manuscrites permet de découvrir la genèse d’une pensée théorique en train de se faire, dont on trouve témoignage dans les brouillons et les notes, et de revenir sur les sources conceptuelles des notions et des principes fondamentaux de la théorie concernée. L’attention est ainsi encore une fois reportée sur la question de l’écriture, dont Benveniste ne dit rien dans les *Problèmes de linguistique générale*, alors qu’une réflexion importante est présentée dans le deuxième chapitre « La langue et l’écriture » du volume intitulé *Dernières leçons. Collège de France 1968-1969*, édité par Jean-Claude Coquet et Irène Fenoglio (Paris, Seuil-Gallimard, coll. « Hautes Etudes », 2012). Comme le dit son titre, ce volume propose les

dernières leçons tenues par Benveniste au Collège de France, pendant lesquelles il développe des sujets qui n'ont pas trouvé beaucoup de place ailleurs dans sa réflexion, à savoir les questions posées par l'*écriture*. Cet ouvrage peut être donc considéré comme une lecture complémentaire à celui qui est l'objet de ce compte rendu. D'ailleurs, l'une des éditeurs de ce dernier ouvrage, Émilie Brunet, présente une contribution sur « Les papiers d'Émile Benveniste », gardés dans les archives de la Bibliothèque nationale de France et du Collège de France, et les carnets présents à l'Université de Fairbanks en Alaska (États-Unis).

Le deuxième chapitre, écrit par Chloé Laplantine, consacré à « la poétique » et notamment à ses études sur les « correspondances » de Baudelaire, place au premier plan la question de l'écriture et de la production littéraire dans la réflexion de Benveniste en vue de la mise en place d'une théorie de la langue et du langage. Les textes poétiques « agissent sur la représentation qu'une époque se fait du langage ; un mode de lecture, une manière de se représenter le monde » (p. 78). La relation entre représentation de la langue et représentation du monde, vue au prisme de l'étude des textes littéraires, se révèle être ainsi très étroite. « En 1967, Benveniste écrivait une poétique de Baudelaire, et cette poétique transformait pour lui toute la théorie du langage, elle impliquait une *conversion du point de vue* » (p. 72). Cette poétique est restée longtemps inédite. Chloé Laplantine présente ces manuscrits, accompagnés de leurs transcriptions, dans *Baudelaire* (Limoges, Lambert-Lucas, 2011), et propose une réflexion sur ce travail dans l'ouvrage *Émile Benveniste : l'inconscient et le poème* (Limoges, Lambert-Lucas, 2011). L'étude des textes de Baudelaire représente un lieu théorique où Benveniste remet en question certains concepts et certains acquis de son travail de linguiste. Ici, les problèmes linguistiques montrent la relation

étroite entre langue et culture, « témoignant de l'organisation particulière d'un monde, ou de transformation de valeurs lexicales, grammaticales..., valeurs dans la vie, produits dans des discours par tel ou tel auteur, philosophe, physicien, historien, poète. Dans ces analyses Benveniste ne sépare jamais forme de vie et forme de langage, l'invention de l'une par l'autre » (p. 74). Benveniste remet donc en question la relation entre une langue et une vision du monde, en passant par le concept de *valeur* hérité de Ferdinand de Saussure. Laplantine revient ainsi sur le concept de *culturologie*, c'est-à-dire d'une science de la culture dont la langue représente l'interprète. « C'est une culturologie parce qu'il y a dans ce texte la dimension d'une représentation culturelle (inconsciente) du monde impliqué par la langue » (p. 75). Ici Benveniste reporte au premier plan l'exigence pour la linguistique de se remettre en question à partir de la découverte du langage poétique. Le travail sur Baudelaire, en effet, se place entre des articles fondamentaux de la réflexion théorique de Benveniste, « La forme et le sens dans le langage » (1966) et « Sémiologie de la langue » (1969). Dans ces articles, on voit apparaître la distinction entre deux dimensions de la langue : l'une *sémiotique*, centrée sur le signe, et l'autre *sémantique*, centrée sur la phrase. Ces dimensions correspondent à deux différents points de vue à partir desquels analyser les objets linguistiques, en dépassant une linguistique du signe en faveur d'une linguistique de la phrase et en ouvrant ainsi à l'analyse des textes et des œuvres. C'est donc à partir de cette ouverture que Jean-Michel Adam reconstruit l'apport de Benveniste à une « translinguistique des textes et des œuvres » dans le quatrième chapitre. Tout en rappelant certaines étapes du débat épistémologique des années 1970 autour des objets linguistiques complexes, tels que les *discours* et les *textes*, Adam revient notamment sur l'article « Sémiologie de la

langue » et sur le passage d'une dimension *sémiotique* – où il s'agit d'analyser les signes linguistiques – à une dimension *sémantique* – où il s'agit d'analyser les phrases appartenant au discours – pour montrer l'apport de Benveniste à l'analyse des textes et des discours. Adam remet donc en question la relation entre deux points de vue entre lesquels se déplace l'analyse linguistique proposée par Benveniste : une analyse *intra*linguistique, « par l'ouverture d'une nouvelle dimension de signifiante, celle du discours, que nous appelons sémantique », et une analyse *trans*linguistique « des textes, des œuvres, par l'élaboration d'une métasémantique qui se construira sur la sémantique de l'énonciation », comme l'écrit Benveniste lui-même. La distinction entre une analyse intra-linguistique et une analyse trans-linguistique s'ajoute donc à la distinction entre une analyse sémiotique et une analyse sémantique. L'élaboration de ce redoublement se met en place dans l'étude des textes de Baudelaire. « La linguistique de l'énonciation, centrée sur la phrase, assure le continu du dispositif théorique entre subjectivation énonciative de la langue et production d'un texte ou d'une œuvre d'art » (p. 130). Adam revient enfin sur la réception du programme de « translinguistique des textes, des œuvres » par les auteurs qui ont su accueillir les suggestions de Benveniste, comme H. Meschonnic, T. Todorov, J. Kristeva, R. Barthes, et sur l'analyse textuelle des discours.

D'autres contributions portent notamment sur les différentes réceptions de certaines notions fondamentales de la théorie de la langue et du langage de Benveniste. L'article de Sylvie Patron, par exemple, est consacré aux déplacements subis par l'opposition entre *histoire* et *discours* chez T. Todorov et G. Genette (troisième chapitre), en proposant enfin une comparaison entre la notion d'*énonciation* de Benveniste et celle d'*Aussage* de K. Hamburger.

Dans le cinquième chapitre, Vincent Guigue propose une analyse de l'opposition entre *langue* et *discours* et une réévaluation de l'apport de cette dernière notion au domaine de l'analyse du discours. Il porte aussi au premier plan la distinction entre deux « facultés » constitutives de la production du sens, identifiées respectivement dans un acte de *reconnaissance* et un acte de *compréhension* étant donné que, selon Benveniste, « le sémiotique (le signe) doit être *reconnu* ; le sémantique (le discours) doit être *compris* ». En explicitant cette distinction, Guigue reporte l'attention sur un phénomène important dans la production du sens concernant « les associations linguistiques régulières et les associations linguistiques qui ne relèvent pas d'une série finie de possibles » (p. 153). Deux ordres – celui de la langue et celui du discours – s'articulent ainsi dans la production du sens. « La notion de discours, définie comme ordre des associations discursives, désigne l'espace de l'exercice du sens (signifiante sémantique) » (p. 160). Dans le sixième chapitre, Sarah de Vogüé porte aussi son regard sur l'articulation de ces deux ordres, celui de la langue et celui du discours, à partir d'une question très précise concernant « l'énonciation dans le lexique ». En partant du fait que Benveniste « a très peu analysé de discours et très peu analysé d'énoncés » (p. 169), Vogüé reporte l'attention sur l'articulation entre *forme* et *sens*, notamment dans le concept de « forme schématique » issu de la lecture proposée par Culioli. En passant par la réintroduction du sens dans l'analyse des objets linguistiques, il est donc possible d'envisager l'articulation entre les deux ordres de la langue et du discours. « Si langue et discours peuvent ainsi tout à la fois s'opposer, coïncider et se déterminer mutuellement, c'est dans la mesure justement où la langue d'une certaine façon intègre les discours. Elle l'intègre via les mots, puisque les mots se définissent par leur capacité intégrative

qui est leur capacité à intégrer les phrases. Les mots intègrent les phrases, et tirent même leur statuts de mots de cette capacité intégrative » (p. 181).

C'est justement au confluent entre un ordre de la langue et un ordre du discours que Rudolf Mahrer, dans le septième chapitre intitulé « Vers une linguistique de la parole », pose la question suivante : dans quelle mesure peut-on dire que Benveniste a ouvert la voie à la *linguistique de la parole* ? Pour répondre à cette question, il part de l'opposition entre *histoire* et *discours* et il met en évidence différentes manières d'entendre ce qu'on appelle une *linguistique de l'énonciation*. Il montre alors « les points d'articulations entre l'effort théorique de Benveniste pour décrire la langue selon le cadre formel de ses fonctions [...] et celui qui doit encore produire une linguistique visant à décrire les *actes de parole* » (p. 199). Il passe donc à travers les différentes lectures du concept d'énonciation et il analyse le concept de *langue* par rapport à celui de *parole*. Enfin, le huitième chapitre, écrit

par Gabriel Bergounioux, porte sur le concept d'*affordance* et notamment sur la relation entre langage, perception et pensée. Par l'analyse d'exemples significatifs, Bergounioux remet donc en question la relation entre la langue, une subjectivité qui devient inter-subjectivité dans la dimension du discours, et la construction d'une vision du monde.

Cet ouvrage montre donc la complexité et l'actualité de la pensée de Benveniste. Tout en dépliant le panorama des différentes lectures de son œuvre et des différentes réceptions de sa pensée, cet ouvrage montre les chemins théoriques tracés par les notions de *langue*, *discours*, *énonciation*, *histoire*, *parole*, *valeur*, etc. autour desquelles se construisent les relations entre langue et vision du monde, entre les différents points de vue de l'analyse, entre les deux dimensions, théorique et pratique, de la réflexion de Benveniste.

Rossana DE ANGELIS
UMR 7597 Univ. Paris Diderot,
Université de Calabre (Italie)

INFORMATIONS POUR LES AUTEURS

HEL publie des numéros thématiques et des recueils d'articles hors thème. Chaque numéro comprend environ 400 000 signes. La revue existe à la fois en version papier et en version en ligne, toutefois les articles ne sont pas en libre accès sur l'internet avant un délai de 3 ans après parution. Les auteurs s'engagent à autoriser la publication de leur article via le portail Persée après ce délai. Le comité de rédaction choisit les projets thématiques après rapport d'au moins un membre du comité de lecture spécialiste de la question. Les projets de numéro thématique doivent comporter une synthèse indiquant l'orientation générale, une liste des articles prévus (auteurs et longueur), avec pour chacun un bref descriptif. Les articles hors thème sont choisis sur la base de deux rapports de lecture selon le protocole du double anonymat.

Le comité de rédaction prend en considération la publication de manuscrits anciens suffisamment courts, et celle de traductions de documents rédigés dans des langues d'accès difficile. Les langues de la revue sont le français et l'anglais, mais aucun numéro ne peut être entièrement en anglais. La revue accepte également des articles dans les principales autres langues européennes, mais ceux-ci ne peuvent occuper plus de 20% de la pagination. Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés.

Les articles, ou projets thématiques, sont à remettre sous forme imprimée et électronique à la rédaction :

Université Paris Diderot Paris 7
Revue Histoire , Épistémologie, Langage
UFR de linguistique - Case 7034
5 rue Thomas Mann 75205 Paris cedex 13
mail : hel-secretariat@univ-paris-diderot.fr

Les articles doivent être précédés de deux résumés de 120 mots, en anglais et en français, ainsi que de mots clefs dans ces deux langues. Il est recommandé aux auteurs de ne pas dépasser 50 000 signes par article, espaces, notes et bibliographie compris.

Nous recommandons vivement le support informatique pour le traitement de l'iconographie (format EPS, 600 ppp minimum, Photoshop et/ou Illustrator). Les illustrations ne seront pas intégrées dans le texte mais livrées indépendamment dans des fichiers à part.

Les références se donnent en mentionnant le nom de l'auteur, la date de parution et la page (ex. : Stéfani 1976, p. 26 ou Stéfani 1976, p. 26-30). Les noms propres sont en minuscules dans le texte, les références et les citations. Pour la bibliographie on se conformera aux normes suivantes :

Sources primaires

- Palsgrave, John, 1530. *Lesclaircissement de la langue francoyse*, Londres, John Haukyns [Fac-simile reprint : Genève, Slaktine, 1972].
- Palsgrave, John, 2003. *L'Éclaircissement de la langue française* (1530), texte anglais original, traduction et notes de Susan Baddeley, Paris, Honoré Champion (Textes de la Renaissance 69, série Traités sur la langue française).
- Chiflet, Laurent, 1659. *Essay d'une parfaite grammaire de la langue françoise*, Anvers, Jacques Van Meurs [Nouvelle édition sous le titre *Nouvelle et parfaite grammaire française* (1669), Paris, Gabriel Quinet].

Sources secondaires

- Aarsleff, Hans, 1971. « Guillaume de Humboldt et la pensée linguistique des idéologues », Joly, André, et Stéfani, Jean (éd.), *La Grammaire générale des modistes aux idéologues*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires de Lille, 217-241.
- Chomarat, Jacques, 1981. *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, Paris, Les Belles-Lettres, 2 vol.
- Heath, Terrence, 1971. « Logical Grammar, Grammatical Logic and Humanism in Three German Universities », *Studies in the Renaissance* 18, 9-64.
- Joly, André et Stéfani, Jean (éd.), 1977. *La Grammaire générale des modistes aux idéologues*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires de Lille.

INFORMATION NOTE FOR AUTHORS

HEL publishes thematic issues and open issues. Each issue is about 400 000 signs in length. The journal is published simultaneously on paper and electronically but the electronic version is freely available on the internet only after a delay of 3 years (moving wall principle). The authors authorize the publication of their article via the Web portal Persée after this deadline. Projects for thematic issues are read by at least one member of the Reading Committee specialized in the intended topic and are selected by the Editorial Board on the basis of his or her report. Such projects, when submitted, must include a synthetic description of their general orientation, a list of the papers considered and a short synopsis of each paper (with an indication of each author's name and of the intended length of his or her paper). The papers submitted for an open issue are selected on the basis of two independent reports (doubly anonymously) by members of the Reading Committee.

The Editorial Board may occasionally accept to publish editions of reasonably short Ms source material or translations of documents written in languages not usually known to the journal's readers. The languages of the journal are French and English, but no issue can be entirely in English. Articles written in the other European languages are also accepted. Unpublished manuscripts will not be returned.

Articles, or thematic projects, should be submitted both in printed and electronic form:

Université Paris Diderot Paris 7
Revue Histoire, Épistémologie, Langage
UFR de linguistique - Case 7034
5 rue Thomas Mann 75205 Paris cedex 13
e-mail: hel-secretariat@univ-paris-diderot.fr

Papers should be accompanied by two 120 words abstracts, one in English and one in French and by a list of keywords.

We recommend that the iconography should be furnished on numeric support (EPS format, 600 dpi minimum, Photoshop or Illustrator). The illustrations are not included in the text and are delivered independently in separate files.

Citations (references) must be given by mentioning the name of the author, the publication date and the page (e.g. Stéfanini 1976, p. 26 or Stéfanini 1976, p. 26-30). Proper names appear in lower case throughout (in the text and in the citations as well as in the reference section). The reference section (bibliography) must be consistent with the following examples:

Primary sources

- Palsgrave, John, 1530. *Lesclarcissement de la langue francoyse*, London, John Haukyns [Fac-simile reprint : Genève, Slaktine, 1972].
- Palsgrave, John, 2003. *L'Éclaircissement de la langue française* (1530), texte anglais original, traduction et notes de Susan Baddeley, Paris, Honoré Champion (Textes de la Renaissance 69, série Traités sur la langue française).
- Chiflet, Laurent, 1659. *Essay d'une parfaite grammaire de la langue francoise*, Anvers, Jacques Van Meurs [Nouvelle édition sous le titre *Nouvelle et parfaite grammaire française* (1669), Paris, Gabriel Quinet].

Secondary sources

- Aarsleff, Hans, 1971. « Guillaume de Humboldt et la pensée linguistique des idéologues », Joly, André et Stéfanini, Jean (éd.), *La Grammaire générale des modistes aux idéologues*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires de Lille, 217-241.
- Chomarat, Jacques, 1981. *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, Paris, Les Belles-Lettres, 2 vol.
- Heath, Terrence, 1971. « Logical Grammar, Grammatical Logic and Humanism in Three German Universities », *Studies in the Renaissance* 18, 9-64.
- Joly, André et Stéfanini, Jean (éd.), 1977. *La Grammaire générale des modistes aux idéologues*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires de Lille.

HISTOIRE ÉPISTÉMOLOGIE LANGAGE

La revue de la SHESL est publiée deux fois par an en version papier et en version en ligne (avec une « barrière mobile » de 3 ans). Les langues utilisées sont principalement le français et l'anglais.

Les articles sont répertoriés dans Linguistic Abstracts et dans la base FRANCIS. Des renseignements sur la SHESL sont disponibles sur « <http://www.shesl.org/> ».

Les sommaires des numéros et les résumés des articles sont consultables sur « <http://htl.linguist.jussieu.fr/HELO.html> ». Les numéros qui sont en dehors de la « barrière mobile » sont disponibles sur le portail Persée à l'URL

« <http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/revue/hel> »

On peut se procurer les numéros disponibles

Par courrier : SHESL, Université Paris Diderot Paris 7 - UFR de Linguistique,
Case 7034, 5 rue Thomas Mann - 75205 PARIS cedex 13

Courriel : shesl@neuf.fr Tél. 01 57 27 57 83

Sur place : Université Paris 7, UMR 7597 (HTL), UFR de Linguistique
Bâtiment Olympe de Gouges
8 rue Albert Einstein, Paris 13^e

DISPONIBILITÉ DES NUMÉROS

1, I	(1979)	<i>Sciences du langage et métalangage</i>	(épuisé)
1, II	(1979)	<i>Ellipse et grammaire</i>	(épuisé)
2, I	(1980)	<i>Histoire de la tradition linguistique arabe</i>	(épuisé)
2, II	(1980)	<i>Répertoire bibliographique 1978 (suite)/1979. La coupure saussurienne. La grammaire de Montague</i>	5 €
3, I	(1981)	<i>Sémantiques médiévales</i>	(épuisé)
3, II	(1981)	<i>De la grammaire à la linguistique</i> (avec des inédits de Court de Gébelin et Rask)	(épuisé)
4, I	(1982)	<i>Les Idéologues et les sciences du langage</i>	(épuisé)
4, II	(1982)	<i>Statut des langues/Approches des langues à la Renaissance</i>	5 €
5, I	(1983)	<i>L'ellipse grammaticale</i>	(épuisé)
5, II	(1983)	<i>La sémantique logique</i>	(épuisé)
6, I	(1984)	<i>Logique et grammaire</i>	(épuisé)
6, II	(1984)	<i>Genèse du comparatisme indo-européen</i>	5 €
7, I	(1985)	<i>Études sur les grammairiens grecs</i>	5 €
7, II	(1985)	<i>La réflexion linguistique en Grande-Bretagne, XVII^e-XVIII^e siècles</i>	5 €
8, I	(1986)	<i>Dictionnaires, grammaires, catégories, philosophie, déchiffrement</i>	(épuisé)
8, II	(1986)	<i>Histoire des conceptions de l'énonciation</i>	(épuisé)
9, I	(1987)	<i>Les premières grammaires des vernaculaires européens</i>	(épuisé)
9, II	(1987)	<i>La tradition espagnole d'analyse linguistique</i>	5 €
10, I	(1988)	<i>Stratégies théoriques</i>	5 €
10, II	(1988)	<i>Antoine Meillet et la linguistique de son temps</i>	5 €
11, I	(1989)	<i>Sciences du langage et recherches cognitives</i>	(épuisé)

11, II	(1989)	<i>Extension et limites des théories du langage</i>	5 €
12, I	(1990)	<i>Progrès et révisions</i>	5 €
12, II	(1990)	<i>Grammaires médiévales</i>	5 €
13, I	(1991)	<i>Épistémologie de la linguistique</i>	5 €
13, II	(1991)	<i>Théories et données</i>	5 €
14, I	(1992)	<i>L'adjectif : perspectives historique et typologique</i>	5 €
14, II	(1992)	<i>Théories linguistiques et opérations mentales</i>	5 €
15, I	(1993)	<i>Histoire de la sémantique</i>	5 €
15, II	(1993)	<i>Sciences du langage et outils linguistiques</i>	5 €
16, I	(1994)	<i>Actualité de Peirce</i>	5 €
16, II	(1994)	<i>La grammaire des Dames</i>	5 €
XVII, 1	(1995)	<i>Théories du langage et enseignement/apprentissage des langues (fin du XIX^e siècle/début du XX^e siècle)</i>	5 €
XVII, 2	(1995)	<i>Une famille étrangeté : la linguistique russe et soviétique</i>	5 €
XVIII, 1	(1996)	<i>La linguistique de l'hébreu et des langues juives</i>	5 €
XVIII, 2	(1996)	<i>L'esprit et le langage</i>	5 €
XIX, 1	(1997)	<i>Construction des théories du son (I)</i>	5 €
XIX, 2	(1997)	<i>Construction des théories du son (II)</i>	5 €
XX, 1	(1998)	<i>Les grammaires indiennes</i>	5 €
XX, 2	(1998)	<i>Théories des cas</i>	5 €
XXI, 1	(1999)	<i>Linguistique des langues slaves</i>	5 €
XXI, 2	(1999)	<i>Constitution de la syntaxe</i>	5 €
XXII, 1	(2000)	<i>Horizons de la grammaire alexandrine (I)</i>	5 €
XXII, 2	(2000)	<i>Horizons de la grammaire alexandrine (II)</i>	5 €
XXIII, 1	(2001)	<i>Le traitement automatique des langues</i>	5 €
XXIII, 2	(2001)	<i>Dix siècles de linguistique sémitique</i>	5 €
XXIV, 1	(2002)	<i>Grammaire et entités lexicales</i>	5 €
XXIV, 2	(2002)	<i>Politiques linguistiques 1/2</i>	5 €
XXV, 1	(2003)	<i>Politiques linguistiques 2/2</i>	5 €
XXV, 2	(2003)	<i>Les syncatégorèmes</i>	5 €
XXVI, 1	(2004)	<i>Langue et espace : retours sur l'approche cognitive</i>	5 €
XXVI, 2	(2004)	<i>La linguistique baltique</i>	5 €
XXVII, 1	(2005)	<i>L'autonymie</i>	5 €
XXVII, 2	(2005)	<i>Autour du De Adverbio de Priscien</i>	5 €
XXVIII,1	(2006)	<i>Histoire des idées linguistiques et horizons de rétrospection</i>	5 €
XXVIII,2	(2006)	<i>Hyperlangues et fabriques de langues</i>	5 €
XXIX, 1	(2007)	<i>Histoire des théories du son</i>	5 €
XXIX, 2	(2007)	<i>Le naturalisme linguistique et ses désordres</i>	5 €
XXX, 1	(2008)	<i>Grammaire et mathématiques en Grèce et à Rome</i>	5 €
XXX, 2	(2008)	<i>Les langues du monde à la Renaissance</i>	5 €
XXXI, 1	(2009)	<i>Mathématisation du langage au 20^e siècle</i>	5 €
XXXI, 2	(2009)	<i>La nomination des langues dans l'histoire</i>	5 €
XXXII, 1	(2010)	<i>Catherine II et les langues</i>	5 €
XXXII, 2	(2010)	<i>Sciences du langage et psychologie à la charnière des XIX^e et XX^e siècles</i>	5 €
XXXIII, 1	(2011)	<i>Linguistique appliquée et disciplinarisation</i>	28 €
XXXIII, 2	(2011)	<i>Histoire des idées linguistiques et horizons de rétrospection (II)</i>	28 €
XXXIV, 1	(2012)	<i>La linguistique cognitive : histoire et épistémologie</i>	32 €
XXXIV, 2	(2012)	<i>La linguistique hispanique aujourd'hui</i>	32 €
XXXV, 1	(2013)	<i>Dialectes décisifs, langues prototypiques</i>	32 €

En préparation :

XXXV, 2 (2013) *La notion de locuteur natif. Perspectives historiques et épistémologiques*